

trionales dolicho-blondes, qui diminue de plus en plus. L'élément blond, qui existait autrefois en assez forte proportion chez les Romains, à côté de l'élément celtique et de l'élément méditerranéen, est allé s'éliminant à travers les siècles : il n'est plus que de 2 p. 100 (Beddoe) ; là comme ailleurs, l'aristocratie s'est peu à peu absorbée dans les masses, plutôt brunes et à tête large, qui avaient sans doute une constitution mieux appropriée au climat méridional.

En Italie, l'indice céphalique moyen est de 0,83. C'est-à-dire que, dans son ensemble, la nation est brachycéphale. Dans les vallées alpines, comme Aoste, où l'élément celte est à l'état de pureté, l'indice atteint 89,4, ce qui suppose un crâne très large. A Rome, on est sous-brachycéphale (0,80) tandis qu'en Sicile, le crâne s'allonge (0,78 à 79). En somme, si l'Italie actuelle est romaine de traditions, elle l'est fort peu de races<sup>1</sup>.

Ajoutons qu'en Italie les génies et talents semblent plus nombreux là où dominant la race étrusque et la race grecque (Mantoue, Modène, Lucques, la Toscane, Catane, etc.) ; ils sont inférieurs là où l'emporte la race celtique.

La fusion de races si diverses, dès l'antiquité, semble avoir contribué à produire l'esprit assimilateur et équilibré des Romains. En outre, la position de Rome fit de ses habitants un peuple agriculteur en même temps que militaire. Ce dernier caractère tenait surtout, selon M. Bovio et M. Puglia, à un facteur psychologique de grande importance : « un naturel violent, que l'on ne peut nier, soit qu'on admette la légende qui attribue la fondation de la cité à des malfaiteurs ou celle qui l'attribue à des peuplades errantes. » La violence romaine supposait, selon nous, la prédominance du tempérament bilieux et colérique, qui s'accompagne d'une volonté aussi énergique que tenace, tour à tour contenue et déchaînée. C'est cette volonté à la fois impulsive et maîtresse de soi qui fut la vraie caractéristique des Romains et qui fit leur force.

<sup>1</sup> Dans l'Italie du Nord dominant les brachycéphales, et cela surtout dans les campagnes : Milan a comme indice 83,8 ; les environs de Milan, 84,3 ; Florence, 81,7 ; les environs, 83,1. (*Anthropométrie militaire*, Rome, 1896.) L'Italie du Sud, dolichocéphale brune, présente entre les villes et les campagnes un phénomène inverse ; les campagnes sont un peu plus dolichocéphales que les villes : Messine, 79,8 ; province, 78,8 ; Bari, 82,4 ; province, 80,7.

Une des lois de la sociologie, c'est que, chez un peuple d'agriculteurs, les rapports sociaux sont plus simples que chez un peuple de commerçants : les coutumes semblent participer à la stabilité et à la sûreté de la terre où le laboureur dépense sa peine ; les limites des champs ont elles-mêmes une fixité sacrée. Chez les peuples de commerçants, au contraire, les gains subits et les pertes soudaines, avec toutes les chances qu'entraîne le négoce, favorisent l'esprit de spéculation plus ou moins hasardeuse, ainsi que les innovations de toutes sortes. Les Grecs en furent un exemple. La vie agricole a quelque chose de bien plus rigide et de plus traditionnel, témoin Rome. Ajoutez la naturelle économie du paysan, sa prudence, sa prévoyance, son perpétuel souci du lendemain, sa longue patience à attendre la récolte lointaine. Si, d'autre part, un peuple agriculteur est en même temps guerrier, il en résultera un mélange original de l'esprit militaire avec l'esprit conservateur ou juridique. Laboureurs, soldats, plaideurs, voilà les anciens Latins, race rangée et régulière, avare et avide. Acquérir, quand on est belliqueux, devient conquérir. Michelet compare les Romains aux Normands du moyen âge, ce peuple agriculteur, chicaneur et conquérant qui, comme ils l'avouent dans leurs chroniques, voulaient toujours *gagner*, et qui ont gagné en effet l'Angleterre et les Deux-Siciles. Mais, malgré les ressemblances, autre est l'aventureux et fougueux Normand, autre le prudent et tenace Romain. Tantôt courbé sur la charrue, tantôt armé de la lance, celui-ci travaille toujours ; il ne guerroye pas, comme le Gaulois ou le Normand, pour le plaisir de guerroyer et pour chercher au loin des aventures : la bataille n'est pour lui qu'une besogne encore plus pénible que la lutte contre un sol ingrat. « Le peuple romain, dit Lucilius, a été vaincu dans de nombreux combats, dans une guerre, jamais : et tout est là. » Les Romains, en effet, furent presque toujours battus dans leur première rencontre avec un ennemi nouveau, — Gaulois, Pyrrhus, Xanthippe, Annibal, Cimbres ; — ils l'ont moins emporté par le génie militaire que par le génie politique, l'opiniâtreté, la discipline, la froide persévérance, la fermeté prudente, le calcul et les lentes combinaisons, la régularité d'efforts ordonnés en vue d'un but immuable : conquérir la

terre. N'avait-on pas trouvé, en creusant les fondements du Capitole, une tête humaine, et les devins consultés n'avaient-ils pas répondu : « Ici sera la tête du monde. » Ils avaient foi dans leurs destinées, ils avaient foi en eux-mêmes ; quand Annibal était aux portes de Rome, le champ où il campait trouva un acheteur.

La grande vertu intellectuelle des Romains fut le profond sentiment du général dans le particulier, vertu qui devait en faire le peuple organisateur et législateur par excellence ; leur grande vertu morale et sociale, parallèle à l'autre, fut le dévouement et l'entier sacrifice de l'individu à l'ensemble ; le clan, la *gens* était un corps dont les personnes n'étaient que les membres<sup>1</sup>. De là dérivèrent et la vigueur de leur unité politique et la croissante universalité de leur domination. En d'autres termes, si la force virile (*virtus*) fut la première qualité du Romain, la seconde fut l'ordre. Jamais peuple ne sut mieux organiser la force. Son esprit ordonnateur concilia la tradition avec le progrès. Sa destinée fut de tracer par le monde et en tous sens des voies éternelles. Rome a conquis la terre par un développement régulier et lent de sa puissance, jusqu'à ce que l'ombre de la « grande louve » se projetât sur l'univers. Le Romain aimait ce qui est à la fois grandiose et bien ordonné, ce qui est respectueux des règles fixes. Partout où il arrivait, il portait l'ordre et même « la sévérité de l'ordre », la sûreté des personnes, le sentiment de la discipline, le respect de l'autorité, une sorte d'austérité fondamentale.

Les défauts du caractère romain sont bien connus : rapacité, égoïsme, dureté, ruse, perfidie. On connaît aussi les excès du sens positif et pratique chez ce peuple de paysans soldats. Pour les anciens Italiens, dit Vico, « fait et vrai furent toujours synonymes ». Ils étaient par essence utilitaires, et la vertu même était à leurs yeux la première des utilités : *omnium utilitatum ac virtutum rapacissimus*. Ces caractères de la race latine sont, pour la plupart, en parfait contraste avec les qualités et les défauts de nos ancêtres Gaulois, si bien décrits par César. C'est d'ailleurs, comme

<sup>1</sup> V. Vitali, *Elementi etnici e storici del carattere degli Italiani*. (*Rivista italiana di sociologia*, anno II, fasc. VI.)

nous le verrons plus loin, par une étrange inadvertance qu'on nous parle sans cesse de notre « sang latin ».

La langue des Latins primitifs était très parente du grec archaïque, surtout du dialecte éolien; les traditions et les mythes étaient aussi analogues; mais, à Rome, la vie agricole et guerrière absorbant tout, la poésie et la littérature ne pouvaient se développer, faute du terrain social dont elles ont besoin. La classe patricienne, qui fit la loi dans les premiers siècles, était occupée à bien autre chose qu'aux lettres : à l'intérieur, lutte contre les plébéiens, à l'extérieur, guerres et conquêtes. Enfin il y avait chez les Romains, comme obstacle à la poésie, ce fond de dureté et de rigidité qui n'existait pas chez les Grecs, du moins chez les Athéniens, et qui rappelait plutôt les Spartiates. Tandis que la culture des arts était pour le Grec un repos; le Romain méprisait *le græcum otium* et lui opposait *l'occupatio fori*. En Grèce, l'éducation avait pour but de former l'homme complet, à Rome, le soldat et le citoyen. L'éducateur romain ne se préoccupe pas de l'individu, mais de l'État :

Moribus antiquis res stat romana virisque.

Les fêtes et les jeux ont un caractère exclusivement guerrier; ils ne sont pas dominés, comme en Grèce, par l'idée du beau. Le milieu extérieur ne favorisait pas non plus l'essor de l'imagination poétique. Quel fut le berceau de la grandeur romaine? Un pays ingrat, pauvre, malsain, régulièrement désolé par la famine et par la peste, où il fallait, dit le vieux Caton, labourer des cailloux. La vue de cette nature ne rappelait que labeur et n'excitait aucun enthousiasme; la guerre même, labeur encore plus écrasant était sans poésie. La loi était dure et forte. Aussi les jeunes gens n'avaient-ils point les Muses pour éducatrices. « Dans notre enfance, dit Cicéron, comme seul poème nécessaire, *carmen necessarium*, nous apprenions la loi des Douze Tables. »

La langue latine, moins riche et moins flexible que la grecque, a des formes plus arrêtées, des contours plus rigides. Répugnant à tout ce qui est arbitraire et confus, elle se plaît à ce qui est réglé et normal : elle soumet tout

à des lois invariables. Les qualités dominantes de cette langue sont la force et l'énergie des vocables, en même temps que leur disposition harmonique, leur équilibre, leur savante répartition, leur belle ordonnance. Quand la pensée l'exige, la langue acquiert rapidité et force vibrante, mais son mouvement général est plutôt une lenteur régulière ; les périodes arrondies se succèdent en bon ordre, comme les soldats de la légion. La solennité romaine se manifeste dans la langue même. On a remarqué que l'épigramme fut une des formes préférées de la pensée latine ; concision, force, majesté, tels en sont les caractères, qui expriment excellemment le génie à la fois militaire et juridique de Rome.

Chez ce peuple rude et positif, à toutes les époques, devait dominer le côté sensuel et matériel de l'art. Dans les représentations théâtrales, c'était la musique et surtout la mimique qui séduisaient. Livius Andronicus, qui jouait lui-même ses tragédies, s'étant brisé la voix, fit dire les paroles par un esclave et se borna à faire les gestes : ce dernier point était le seul important. Aux comédies et aux tragédies, le Romain préféra toujours les danses d'ours et les saltimbanques, le défilé des grands triomphes, enfin et surtout le réalisme des combats de gladiateurs : c'étaient alors de vrais flots de sang qui coulaient sous ses yeux. Le triomphe et le cirque furent les spectacles de Rome, art dramatique en action, poussé jusqu'à l'identité avec la vie et surtout avec la mort.

Le triomphe manquant, on avait les saturnales, qui sont devenues plus tard le carnaval.

S'il ne pouvait y avoir ni invention, ni élan dans la poésie romaine, en revanche l'énergie du Romain, son patriotisme, la gravité de ses mœurs, son sens pratique, politique et juridique, trouvèrent dans la prose leur naturelle expression. Les genres littéraires qui offrirent à Rome une véritable originalité furent l'éloquence et, plus tard, en fait de poésie, la satire. L'éloquence tend à l'action : c'est de l'art appliqué aux faits, c'est la beauté de la forme pour l'utilité du but : rien de plus romain. Quintilien disait : « La rhétorique est une vertu » ; au moins peut-on dire qu'elle était une vertu romaine. Quant à la satire, c'est une arme d'idées et de paroles avec laquelle on peut châ-

tier les personnes, réformer les mœurs, faire passer les idées dans les faits. Volontiers les esprits positifs et prosaïques sont railleurs ; le Romain eut le génie de la farce et de la moquerie : « *Satira tota nostra est.* »

Comme la littérature latine, la philosophie latine fut une importation de la Grèce ; elle ne pouvait avoir ni l'originalité ni la subtilité grecques. Pendant six cents ans, on redouta et on méprisa la philosophie. Les Romains étaient d'esprit trop terre à terre pour se perdre dans les spéculations des métaphysiciens : seules les doctrines pratiques, comme celles d'Épicure et de Lucrèce, convenaient à leur génie, surtout le stoïcisme, qui, avec la force de la volonté, déifie l'orgueil de la vertu.

## II

### LES INFLUENCES SOCIOLOGIQUES CHEZ LES ROMAINS

Les conditions sociales de la Grèce, surtout à Athènes, avaient laissé une place énorme, parfois la place principale aux individualités, aux talents de toutes sortes et aux idées, dont fut si généreuse cette race particulièrement bien douée ; à Rome, la race n'avait, comme nous venons de le voir, ni la même puissance intellectuelle ni le même génie artistique ; mais les conditions sociales, par l'élargissement de leur théâtre et par l'étendue toute nouvelle de leur champ d'action, eurent sur l'esprit latin une merveilleuse influence. C'est surtout dans l'empire romain que les sociologues peuvent trouver la confirmation d'une foule de leurs thèses, qu'il s'agisse de l'influence exercée par « le volume, la densité et la mobilité des unités sociales », ou de l'influence exercée par leur « hétérogénéité et leur homogénéité », par leur complication et leur unification, ou encore des effets dus à l'« imitation sociale » et à ses diverses formes, depuis la coutume jusqu'à la mode.

Le simple accroissement de l'État romain sous le rapport du volume et de la quantité devait avoir son contre-coup psychologique. Le *citoyen* romain, ce ne fut d'abord que le quirite, mais, par la suite, que ne fut-il pas ? Combien d'hommes de combien de races obtinrent de prononcer la

parole libératrice : *civis sum romanus!* Peu à peu on comprenait que, pour être citoyen, il suffit au fond d'être homme, et que, sous maint rapport essentiel, les hommes peuvent se valoir, disons mieux, qu'ils se valent. Le Romain devait finir par penser : *civis sum totius mundi*. Au droit de « peuple » et au droit de « classe » se substitue le droit humain, le droit universel. Ihering a eu raison de dire que Rome fut le champion de l'universalité.

Les anthropologistes qui attribuent tout à la race, notamment à la race blonde, se lamentent sur la rapide disparition à Rome des vieux quirites ; ils nous rappellent que, du temps de Cicéron, pour un descendant corrompu des Quirites, il y avait dix Latins corrompus et dix Etrusques ; que, de naturalisation en naturalisation, la cité romaine s'étendit aux Bretons, Syriens, Thraces et Africains, alors que les Romains de race avaient disparu. Il est certain que tout ce pêle-mêle d'éléments eut des effets dissolvants sur le grand corps latin ; mais c'est surtout parce qu'ils étaient mal fondus, à des degrés de civilisation très divers, non parce que les crânes avaient une configuration légèrement différente. Au reste, le crâne des Gaulois ou des Germains valait celui des Romains et tous ces éléments disparates devaient faire l'Italie moderne.

Outre le mélange des races considérons le nombre, la densité et la mobilité des individus formant la nation. Pour que le *nombre des unités sociales* influe sur les idées sociales elles-mêmes, il faut que les membres nombreux d'un même État agissent réellement les uns sur les autres et, par suite, dit M. Bouglé, qu'ils soient recueillis, non disséminés. La concentration est le propre des nations modernes : ce qui les distingue, dit Von Mayr, ce n'est pas tant leur grand volume que leur grande *densité*. Les villes sont un agent de concentration dont l'importance est hors de doute pour les sociologues. L'*Urbs*, la Rome antique, devait être la cité où, des quatre coins de l'horizon, les masses des peuples divers concouraient pour se pénétrer<sup>1</sup>. D'autre part, la mobilité des unités sociales confère à l'esprit social lui-même un caractère sinon plus mobile, au moins plus ouvert, plus large, moins hostile

<sup>1</sup> Bouglé, *Des idées égalitaires*, p. 162.

au nouveau, moins esclave des traditions locales et des coutumes traditionnelles. Elle donne de l'air et de la lumière au cerveau. L'esprit latin devait, avec l'agrandissement de la république et de l'empire, en fournir la preuve. Les Romains établirent entre les parties les plus reculées du monde de larges voies de communication, dont les restes se peuvent encore apercevoir depuis la Syrte africaine jusqu'à la Grande-Bretagne ou à l'Euphrate<sup>1</sup>. En même temps, on cessait de demeurer enfermé dans sa ville natale, on voyageait, on faisait connaissance avec les terres les plus lointaines et avec les mœurs les plus nouvelles. Quant à l'effet psychologique de cette mobilité dans l'espace, il est bien connu : une séparation s'opère d'elle-même dans les esprits entre le changeant et le constant, entre le particulier et le général ; il s'y produit, finalement, une sorte de généralisation spontanée. L'esprit généralisateur des Romains devait d'autant mieux se manifester à la longue qu'ils avaient affaire à des hommes et à des peuples plus divers, dont il fallut négliger les particularités pour ne retenir, au point de vue de l'administration et du droit, que les traits communs de l'humanité.

D'un bout à l'autre de l'Empire romain, c'était, suivant l'expression de Montesquieu, une incessante circulation d'hommes. On a l'impression, conclut Friedlaender, que les hommes ne voyageaient pas moins alors et peut-être voyageaient plus qu'en Europe à l'époque moderne, avant les chemins de fer.

Les sociologues qui insistent, avec tant de raison, sur l'importance de la *mobilité sociale* et y font voir un indirect accroissement de densité<sup>2</sup>, nous montrent aussi, par cela même, un accroissement des points de contact entre les hommes, c'est-à-dire entre les consciences, une multiplication des relations entre les hommes, c'est-à-dire encore entre les consciences, entre les sentiments, entre les idées. La mobilité dans l'espace entraîne la mobilité psychologique, je veux dire le mouvement des idées et leurs incessantes modifications.

<sup>1</sup> Nous avons plus d'une fois admiré à la Mortola, entre Menton et Vintimille, les restes de la grande voie romaine longeant la mer.

<sup>2</sup> Bouglé, *Les Idées égalitaires*.

parole libératrice : *civis sum romanus!* Peu à peu on comprenait que, pour être citoyen, il suffit au fond d'être homme, et que, sous maint rapport essentiel, les hommes peuvent se valoir, disons mieux, qu'ils se valent. Le Romain devait finir par penser : *civis sum totius mundi*. Au droit de « peuple » et au droit de « classe » se substitue le droit humain, le droit universel. Ihering a eu raison de dire que Rome fut le champion de l'universalité.

Les anthropologistes qui attribuent tout à la race, notamment à la race blonde, se lamentent sur la rapide disparition à Rome des vieux quirites ; ils nous rappellent que, du temps de Cicéron, pour un descendant corrompu des Quirites, il y avait dix Latins corrompus et dix Etrusques ; que, de naturalisation en naturalisation, la cité romaine s'étendit aux Bretons, Syriens, Thraces et Africains, alors que les Romains de race avaient disparu. Il est certain que tout ce pêle-mêle d'éléments eut des effets dissolvants sur le grand corps latin ; mais c'est surtout parce qu'ils étaient mal fondus, à des degrés de civilisation très divers, non parce que les crânes avaient une configuration légèrement différente. Au reste, le crâne des Gaulois ou des Germains valait celui des Romains et tous ces éléments disparates devaient faire l'Italie moderne.

Outre le mélange des races considérons le nombre, la densité et la mobilité des individus formant la nation. Pour que le *nombre des unités sociales* influe sur les idées sociales elles-mêmes, il faut que les membres nombreux d'un même État agissent réellement les uns sur les autres et, par suite, dit M. Bouglé, qu'ils soient recueillis, non disséminés. La concentration est le propre des nations modernes : ce qui les distingue, dit Von Mayr, ce n'est pas tant leur grand volume que leur grande *densité*. Les villes sont un agent de concentration dont l'importance est hors de doute pour les sociologues. L'*Urbs*, la Rome antique, devait être la cité où, des quatre coins de l'horizon, les masses des peuples divers concouraient pour se pénétrer<sup>1</sup>. D'autre part, la mobilité des unités sociales confère à l'esprit social lui-même un caractère sinon plus mobile, au moins plus ouvert, plus large, moins hostile

<sup>1</sup> Bouglé, *Des idées égalitaires*, p. 162.

au nouveau, moins esclave des traditions locales et des coutumes traditionnelles. Elle donne de l'air et de la lumière au cerveau. L'esprit latin devait, avec l'agrandissement de la république et de l'empire, en fournir la preuve. Les Romains établirent entre les parties les plus reculées du monde de larges voies de communication, dont les restes se peuvent encore apercevoir depuis la Syrte africaine jusqu'à la Grande-Bretagne ou à l'Euphrate<sup>1</sup>. En même temps, on cessait de demeurer enfermé dans sa ville natale, on voyageait, on faisait connaissance avec les terres les plus lointaines et avec les mœurs les plus nouvelles. Quant à l'effet psychologique de cette mobilité dans l'espace, il est bien connu : une séparation s'opère d'elle-même dans les esprits entre le changeant et le constant, entre le particulier et le général ; il s'y produit, finalement, une sorte de généralisation spontanée. L'esprit généralisateur des Romains devait d'autant mieux se manifester à la longue qu'ils avaient affaire à des hommes et à des peuples plus divers, dont il fallut négliger les particularités pour ne retenir, au point de vue de l'administration et du droit, que les traits communs de l'humanité.

D'un bout à l'autre de l'Empire romain, c'était, suivant l'expression de Montesquieu, une incessante circulation d'hommes. On a l'impression, conclut Friedlaender, que les hommes ne voyageaient pas moins alors et peut-être voyageaient plus qu'en Europe à l'époque moderne, avant les chemins de fer.

Les sociologues qui insistent, avec tant de raison, sur l'importance de la *mobilité sociale* et y font voir un indirect accroissement de densité<sup>2</sup>, nous montrent aussi, par cela même, un accroissement des points de contact entre les hommes, c'est-à-dire entre les consciences, une multiplication des relations entre les hommes, c'est-à-dire encore entre les consciences, entre les sentiments, entre les idées. La mobilité dans l'espace entraîne la mobilité psychologique, je veux dire le mouvement des idées et leurs incessantes modifications.

<sup>1</sup> Nous avons plus d'une fois admiré à la Mortola, entre Menton et Vintimille, les restes de la grande voie romaine longeant la mer.

<sup>2</sup> Bouglé, *Les Idées égalitaires*.

La *complication* croissante de la société romaine exerça aussi son influence sur les esprits, en établissant entre les hommes des rapports de plus en plus différents, parfois opposés entre eux. Au sein de la grande collectivité se formaient des groupes moins vastes, des associations ou « collèges » de toutes sortes. L'Etat romain avait beau, avec une rigueur jalouse, défendre sa suprématie et ses droits, il ne pouvait empêcher ces associations de devenir de plus en plus nombreuses et complexes. De là « un déplacement de l'estime sociale », qui devait bouleverser les situations et reporter finalement le respect de la caste à l'individu. A Rome, remarque M. Boissier, la hiérarchie primitive fondée sur la religion de la famille devait être ébranlée le jour où un fils, chargé de veiller aux intérêts de l'Etat, commandant le respect aux vieillards, pouvait, entouré de ses licteurs, exiger le salut même de son père. Pour les mêmes raisons, peu d'institutions devaient plus contribuer au relèvement de l'esclave que les collèges de l'Empire. Non seulement ils lui permettaient de sortir de la famille où il était sévèrement enfermé, mais encore de dépasser son rang ordinaire, et, nommé trésorier ou président, de dominer, pour quelques instants au moins, des hommes libres. « Combien, dit M. Boissier, un esclave qui avait revêtu, ne fût-ce que pour quelques heures, la robe du magistrat, ne devait-il pas gagner en dignité ? » De même, plus tard, selon Fustel de Coulanges, parce que la hiérarchie de l'Eglise chrétienne admettait des esclaves dans les ordres et les nommait ainsi pasteurs d'hommes libres, elle travaillait indirectement au nivellement des conditions <sup>1</sup>.

Non seulement l'empire romain offrait en ses parties une extrême complication, mais encore il offrait, sous les rapports essentiels, une merveilleuse *unification*. Tout a été dit sur la centralisation romaine, sur cette administration à la fois ferme et souple qui pliait aux mêmes règles de civilisation les barbares des terres les plus distantes et les plus perdues, sur cette justice redoutable et équitable qui pesait dans la même balance les actions les plus diverses des hommes les plus divers. Un tel rôle dévolu au Romain ne pouvait manquer de développer en lui ce sens juridique

<sup>1</sup> V. Bouglé, *Des idées égalitaires*, p. 201.

qui forme un des traits les plus remarquables de son caractère. Inflexible sur toutes les conditions indispensables à la *paix romaine*, qui était aussi la paix sociale, le Romain devait fléchir et se montrer tolérant pour tout ce qui ne rentrait pas dans ces conditions, pour les croyances particulières aux divers peuples, pour leurs religions changeantes, pour leurs mœurs, leurs coutumes et leurs modes. Les peuples pouvaient adorer les dieux les plus divers, pourvu qu'ils se réunissent dans le même respect de la loi romaine et de l'empereur, où la loi était personnifiée. Tous les historiens et sociologues jurisconsultes ont marqué la distance qui sépare l'ancien Droit romain du Droit nouveau, élargi par les édits des préteurs. Mais l'influence des formes sociales ne saurait ici faire méconnaître l'influence des idées et leur force. M. Bouglé, si dédaigneux des explications « idéologiques », rappelle lui-même que le Droit nouveau est un Droit à principes philosophiques ; « les auteurs des Pandectes, en juristes stoïciens, prétendent conformer les lois aux exigences de la Raison ; pour l'éducation de l'humanité ils inscrivent les maximes égalitaires au fronton du temple. » — Et si l'on exagère lorsqu'on représente, à la fin de l'Empire romain, tout le peuple pénétré des idées nouvelles, « on ne se tromperait pas moins en croyant qu'elles demeuraient cachées dans le cerveau de quelques juristes isolés. » Ils sont nombreux et de toutes conditions « les Romains qui philosophent et demandent à la philosophie des maximes de conduite. » On sait que les Stoïciens régnèrent en même temps que les Empereurs, et avec assez d'éclat pour émouvoir l'opinion. Epictète, dit Origène, était dans toutes les mains. « Une école qui réunissait un esclave comme Epictète, ami d'Adrien, un chevalier comme Musonius Rufus, un consulaire comme Sénèque, un empereur comme Marc Aurèle, ne pouvait manquer d'exercer, tant par l'exemple que par la doctrine, une large influence égalitaire<sup>1</sup>. De fait, dit M. Bouglé, tandis qu'un Aristote, cédant sans doute à la pression de son temps, n'ose assimiler les esclaves aux hommes, ce n'est pas une voix, mais vingt voix qui s'élèvent, sous l'Empire, pour demander que les esclaves soient enfin

<sup>1</sup> V. Friedlaender, *Darstellungen*, III, p. 674, 676.

traités comme des hommes. Si la loi hésite à les affranchir, les classes supérieures se flattent de les relever, et les classes populaires de les soutenir. Christianisme et Stoïcisme conspirent pour l'élargissement des sociétés et l'émancipation des individus. En un mot, malgré toutes les survivances de l'esprit de la cité antique, à la fin de l'Empire romain, l'étranger a forcé les portes du droit, l'esclave va les forcer à son tour. L'idée se fait jour qu'il existe une humanité<sup>1</sup>. » — Y a-t-il là seulement demanderons-nous, l'influence des formes sociales, ou plutôt, dans le cadre même de ces formes, ne voit-on pas grandir et se dessiner les idées sociales, les idées morales ?

Nous l'accorderons d'ailleurs à notre tour, pour que l'idée conçue d'abord par des personnalités supérieures devienne collective et descende dans les masses, il importe que les transformations des milieux lui préparent les voies. L'« universalité », propre à l'Empire romain, en faisait donc un terrain tout préparé pour la floraison des doctrines stoïcienne et chrétienne, et « désignait à jamais Rome comme le siège consacré des idées *catholiques* ».

Les sociologues ajoutent encore avec raison que, si l'extension des sociétés favorise la conception des droits de l'humanité, elle favorise du même coup la conception des droits de l'*individualité* : l'apparition de ce groupement nouveau, le plus large de tous qui est le genre humain, « enlève aux groupements antérieurs et plus étroits, dans lesquels les personnes risquaient d'être comme absorbées, une part de leur autorité ; comme elle les rend moins exclusifs, elle les rend moins oppressifs. » Suivant H. Denis, la morale antique au temps d'Alexandre était déjà devenue à la fois plus universelle et plus *personnelle*. Suivant Burkhardt la « découverte de l'humanité » devait coïncider, à la Renaissance, avec la croissance du sentiment de l'*individualité*. « Quand les concepts sociaux s'élargissent, dit M. Bouglé, la moralité tend à se définir, « non plus comme la soumission aux besoins d'une collectivité quelconque, mais comme la recherche de la perfection individuelle<sup>2</sup>. » Le recueil des *mœnia mundi* conduit les hommes « au

<sup>1</sup> Cf. Havet, *Le Christianisme et ses origines*, II, ch. XIV.

<sup>2</sup> Bouglé, *Ibid.*, 415, 418.

respect du for intérieur : les fins dernières deviennent les fins intimes ». Le même accroissement de la *quantité sociale* « qui érige, au-dessus de tous les classements partiels, l'humanité, dresse, au milieu de tous les classements partiels, l'individu »<sup>1</sup>. — A condition, ajouterons-nous que, dans cette quantité sociale, il existe une certaine *qualité* d'hommes et d'esprits qui soient capables de concevoir telles et telles *idées*, pour y conformer ensuite leurs actions.

On s'est demandé si Rome eut vraiment l'esprit *national*, la vraie nation étant une personne consciente de soi, consciente de son unité même, qui sent sa force et la responsabilité de sa force. Selon M. Lavissee, la terre n'aurait pas vu de nation proprement dite avant notre temps. — Il y a là, semble-t-il, quelque exagération. Les petits peuples démocratiques de la Grèce étaient déjà, par l'unité de leur esprit et la clarté de leur conscience, de petites nationalités, ayant chacune sa physionomie psychologique ; le peuple romain, avant de se dilater jusqu'à embrasser des Germains de races disparates, avait eu aussi la conscience de son unité, de sa volonté commune, puissante et envahissante, de son caractère national. En tout cas, si l'Empire romain ne fut pas vraiment une grande *nationalité*, il fut le premier exemple d'un grand *État*, c'est-à-dire d'un pouvoir politique organisé et centralisé, à la fois un dans son moteur et varié en son point d'application.

Il n'y avait plus, dit Eusèbe, cette multitude de chefs, de princes, de tyrans et de gouverneurs de peuples : « l'Empire romain seul s'étendait sur tous. » Et l'évêque de Césarée fait remarquer que par là l'Empire romain préparait le monde à l'idée de l'unité de Dieu. — Il le préparait du même coup, ajoute M. Bouglé, à l'idée de l'égalité des hommes et de l'unité romaine. Toutefois, « l'idée de l'égalité n'apparaît alors que pour s'éclipser bientôt, comme devait s'effacer bientôt l'unification romaine. L'unité d'une société si étendue et si hétérogène ne pouvait être que superficielle ». Elle était en quelque sorte promulguée plutôt qu'acceptée, formulée plutôt que réalisée. « L'Empire, dit Duruy<sup>2</sup>, n'est qu'un grand corps sans muscles et sans

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Histoire des Romains*, VI, p. 313.

nerfs, tenant debout par les seuls liens dont l'administration l'avait enlacé. » Les citoyens ne coopèrent pas assez au gouvernement ; les parties de cet ensemble immense ne collaborent pas à leur propre unité. Nous dirions volontiers, pour notre part, que l'Empire romain constituait un mécanisme gouvernemental, non un *organisme contractuel*, où la vie vient du consensus plus ou moins conscient et volontaire de toutes les unités sociales.

La politique étant comme l'âme de l'Etat romain, l'esprit politique devint, comme l'esprit juriste, un élément intégrant de l'intelligence latine. Rome s'égalait au monde, *fiebat orbis urbs*, il fallait bien que la pensée romaine s'égalât à la pensée humaine ; il fallait qu'elle effaçât les distinctions de race, de temps et de lieu, pour ne plus voir que ce qui unit les hommes sous les mêmes lois de la raison. La vraie originalité *intellectuelle* des Romains fut dans leur doctrine du droit. Une fois maîtres du monde, les Romains y établirent le droit conçu sous une forme universelle. Leibnitz a pu comparer les réponses des jurisconsultes romains aux propositions de la géométrie. Mais, en même temps, les Romains ne perdent jamais leur sens du réel, des nécessités civiles ou politiques. La loi est vraiment pour eux « l'utilité » soumise à la règle universelle de la « raison » et appuyée sur la « force ». Leur rôle n'est pas de contempler l'idéal ; c'est de façonner la réalité, soit par l'inflexible épée, soit par l'inflexible loi.

### III

#### LA RELIGION ROMAINE

Fustel de Coulanges a insisté sur le caractère religieux de la cité romaine comme sur celui de la cité grecque, mais il est obligé de reconnaître à la fin que le caractère religieux était beaucoup plus marqué dans la cité athénienne. Nous venons de voir que la société romaine, par son volume et son extension, offrait déjà un type différent des cités grecques, et que, en outre, elle était éminemment politique. Les fonctions politiques s'y séparèrent très tôt des fonctions

religieuses et se les subordonnèrent. « Grâce à cette prépondérance du principe politique, dit Reiss dans son *Droit criminel des Romains* (p. 887), et grâce au caractère politique de la religion romaine, l'Etat ne prêtait à la religion son appui qu'autant que les attentats dirigés contre elle le menaçaient lui-même indirectement. Les croyances religieuses d'Etats étrangers ou d'étrangers vivant dans l'Empire romain étaient tolérées si elles se renfermaient dans leurs limites et ne touchaient pas de trop près à l'Etat. » En outre, on voit à Rome les crimes contre la religion se définir nettement, se circonscrire, diminuer de nombre, diminuer aussi de gravité. Ce qui était crime *inexpiable* à Athènes devient *crime expiable* à Rome (au moyen d'un simple sacrifice offert aux Dieux) : profanation de tout *locus sacer*, profanation de tout *locus religiosus*, exposition d'un mort aux rayons du soleil, etc.<sup>1</sup> Les raisons sociologiques ont joué là leur rôle, la cité romaine étant plus *moderne* sociologiquement que la cité grecque.

Dans la religion des Romains, comme M. Puglia le remarque avec Mommsen, ce n'est pas le sentiment intérieur qui prévaut, c'est la forme extérieure et sociale. Le culte des diverses divinités n'a pas la valeur d'une fin, mais celle « d'un moyen en vue de buts politiques, ou, pour mieux dire de buts terrestres. » C'est pour cette raison que les Romains accordèrent tant de tolérance à toutes les croyances religieuses, qu'ils laissèrent, avec les peuples vaincus, pénétrer dans Rome les dieux de ces peuples ; aucune guerre à l'extérieur ou à l'intérieur n'eut jamais lieu pour une cause purement religieuse. Ils ne se préoccupent pas, dit M. Puglia, de la vie ultra-mondaine, mais bien de la vie présente, et la religion, à leurs yeux, a plus de valeur pour celle-ci que pour celle-là. Ce sens de l'utilité terrestre ne pouvait manquer d'introduire peu à peu la morale sociale dans la religion, puis la politique. Les prêtres, et spécialement les pontifes, profitèrent de la crainte inspirée par les dieux pour renforcer les devoirs moraux et sociaux, en particulier ceux pour lesquels la loi n'avait point de sanction suffisante. Ainsi, dit Mommsen, celui qui en labourant avait reculé les limites d'un champ, celui qui avait commis nuitamment

<sup>1</sup> V. Durckheim, *Division du travail social*, p. 175.

un vol dans la campagne encouraient, outre la peine civile, l'imprécation de telle ou telle divinité particulière. D'autres crimes que la loi n'atteignait pas, tels que la vente d'une femme ou d'un fils marié, les violences contre un père, la violation de l'hospitalité, encouraient l'anathème des dieux. Outre cette utilité morale et sociale, la religion avait encore une haute utilité politique et servait à donner un caractère de solennité aux actes publics les plus importants : voyez, par exemple, les formalités pour la déclaration de guerre. L'avantage sociologique d'une religion aussi utilitaire, c'était l'absence de fanatisme ; son désavantage psychologique et moral, c'était d'être inféconde pour la vie de l'âme, d'arrêter l'essor du sentiment et de la pensée, de n'encourager ni la spéculation, ni la poésie, ni l'art. La religion grecque s'était développée dans le sens de la liberté, sous l'influence de l'imagination la plus variée : les dieux de la Grèce ont mouvement et vie, ils ont leurs naissances, leurs amours, leurs joies et leurs souffrances. Les dieux romains, au contraire, ne sont pas des individus : ce sont les signes des êtres et des choses ; ils n'ont point d'histoire. Nous voyons, jusque dans la théologie romaine, régner la nécessité, l'ordre, l'uniformité inflexible. Au lieu de poursuivre, comme les Grecs, un anthropomorphisme de plus en plus complet, qui devait atteindre sa perfection dans la sculpture attique, le Romain ne voit dans les divinités que des abstractions personnifiées ; aussi les laisse-t-il à l'état nuageux, sans sexe précis, sans mariages : « *Sive Deo, sive Deæ, sive quo alio nomine te appellari volueris.* »

Ce qui caractérise la religion romaine, c'est l'innombrable quantité d'idées plus ou moins abstraites élevées artificiellement au rang d'êtres supérieurs. Chaque homme a son *genius*, chaque femme sa *Juno* ; chaque circonstance de la vie sociale, chaque opération agricole, jusqu'à l'ouverture même des greniers, jusqu'à la provision annuelle des grains (*Annona*), jusqu'à la chair en santé du corps humain (*Carnia*), tout a sa divinité. La monnaie d'argent est-elle introduite à Rome, le vieux génie de la monnaie de cuivre, *Aesculanus*, reçoit aussitôt un fils, *Argentinus*. La Terreur et la Pâleur dans le combat, la Paix, la Liberté, l'Espérance, la Bonne Fortune, l'Indulgence, la Clémence

même de César sont érigées en divinités et ont des autels. Le culte, voilà l'essentiel de la religion : la doctrine est sans importance : un nom suffit, pourvu que les rites l'accompagnent. L'omission de la moindre pratique ôte au sacrifice sa vertu, le rituel est inflexible ; tout est réglé par les soins de l'autorité. Le contrôle du gouvernement s'exerce sur le sacerdoce et sur son chef suprême. C'est donc bien une religion d'État. Jupiter très puissant (au sens antique *d'optimus*) et très grand n'est plus le dieu patriarcal de la lumière et de la pureté : il devient, sur le Capitole, la personnification divine de l'État conquérant ; il symbolise l'universalité de l'empire romain. Seul, le peuple juif éleva pour son dieu la même prétention à la domination universelle ; de là, comme l'a fort justement remarqué Tiele, la lutte finale qui devait éclater entre les deux religions. Sans ce conflit fondamental, elles se fussent accommodées l'une à l'autre, puisque tout dieu qui ne se dressait pas contre le Jupiter romain était volontiers accueilli dans le Panthéon. La froideur du culte d'État ne pouvant satisfaire la foule, on avait emprunté sans cesse aux cultes étrangers, non leurs meilleurs éléments, mais les plus bas et les plus sensuels. Enfin, sous les Césars, cette religion avait abouti à deux résultats sociaux importants : d'abord la déification des empereurs eux-mêmes, puis l'identification de Jupiter avec tous les dieux suprêmes des autres peuples. « Chaque divinité principale était en réalité un Jupiter, et le culte de ce Jupiter, sous ses différentes formes, combiné avec celui de sa visible incarnation sur la terre, l'Empereur, devint désormais la religion universelle pour le grand empire universel<sup>1</sup>. De là au catholicisme si justement appelé *romain*, il n'y avait qu'un pas : l'empereur fut simplement remplacé par le pape. La forte organisation et l'unité de la religion romaine eurent ce grand résultat sociologique de répandre le christianisme et de l'imposer partout, comme s'était répandue la suprématie de Rome. Après la majesté de la Paix romaine, régna celle de la Paix chrétienne.

<sup>1</sup> Tiele, *Histoire des religions*.

## CHAPITRE II

### LE CARACTÈRE ITALIEN

#### I

##### INFLUENCE DES INVASIONS BARBARES ET DU CATHOLICISME

Le caractère romain ne pouvait manquer de se modifier avec le temps. Il subit trois crises principales : les invasions des barbares, qui étaient précisément les Germains et Saxons d'alors, le catholicisme, enfin les révolutions italiennes. Des races nouvelles vinrent dans la péninsule se mêler aux anciennes, et tous ces croisements introduisirent peu à peu un manque d'équilibre dans l'antique esprit des Romains, si un et si rigide. La question n'est pas de savoir si les éléments importés étaient supérieurs ou inférieurs au point de vue ethnique : ils étaient autres et, sous le rapport de la civilisation, ils étaient alors inférieurs.

C'est avec raison, en effet, qu'on a appelé l'Italie une région œcuménique, « rendez-vous séculaire de toutes les races humaines. » M. Gebhart y a montré « le lieu de passage d'une caravane éternelle ». Gaulois, Espagnols, Grecs, Asiatiques, Egyptiens, Juifs, Germains, Bretons, Africains, Goths, Lombards, Byzantins à Ravenne, Slaves à Venise, Allemands, Normands, Angevins, Sarrazins, etc. ; cherchez dans ce pêle-mêle la « race latine ! » Ce qui a fini par dominer dans l'Italie moderne, au point de vue ethnique, ce n'est pas l'élément latin, c'est, nous l'avons déjà vu, l'élément celto-slave à crâne large, dans le nord, avec de nombreux Méditerranéens à crâne long dans le midi. Du « sang » des Quirites, il ne reste aujourd'hui à peu près rien, c'est donc précisément l'élément latin qui manque le plus aux races dites « latines », qu'il s'agisse des modernes Italiens comme des Espagnols ou des Français.

Après les modifications ethniques vint la révolution religieuse, bien plus importante que la physiologie des races.

Nous avons vu plus haut que la morale grecque était intellectualiste, faite pour des sages à la raison cultivée, pour une élite aristocratique ; or, au temps de la décadence romaine, c'était la foule qu'il s'agissait de diriger et de conduire, et la foule fait prédominer l'action sur la contemplation, l'instinct sur la raison. En outre, la misère allait croissant, ainsi que le sentiment de la misère, auquel s'ajouta bientôt le sentiment du péché et de la corruption intérieure. La philosophie grecque ne s'était pas abaissée jusqu'aux misères physiques et morales dont souffrait l'humanité ; elle ne se haussait pas non plus « jusqu'aux ambitions nouvelles qui soulevaient les âmes <sup>1</sup> ». Le christianisme, au contraire, ne méconnut rien de ce qu'il y a de plus bas et de plus humble sur terre, comme de ce qu'il y a de plus haut et de plus sublime « dans le ciel ».

Le christianisme contenait des germes féconds de liberté spirituelle. En attribuant la valeur suprême à la vie de l'esprit, il ramenait les choses terrestres à une valeur inférieure : il abaissait toutes les grandeurs politiques ou sociales. En représentant l'âme de l'individu comme ayant un prix infini, digne d'être rachetée par la mort d'un Dieu, il donnait à l'individualisme un fondement tel qu'il n'en avait jamais eu de semblable. En représentant, d'autre part, la société humaine comme un seul et même corps dont tous les membres sont frères, et qui préfigure l'unité de la société céleste, il donnait aussi à un certain socialisme sa base légitime, morale et sociale.

L'intolérance que le christianisme devait montrer par la suite n'en était pas moins un progrès sur l'intolérance antique ou même sur cette tolérance qui est si voisine de l'indifférence. La sphère de l'intolérance chrétienne est très limitée, parce qu'elle s'étend seulement à certaines croyances fondamentales ; de plus, elle est une défense plutôt qu'une agression. M. Durckheim fait remarquer à ce sujet que le sacrilège, dont le blasphème n'est qu'une variété, et l'hérésie sous ses différentes formes sont désor-

<sup>1</sup> E. BOUTROUX, *Questions de morale et d'éducation*.

mais les seuls crimes religieux, par opposition aux innombrables crimes religieux de l'antiquité. De plus la sévérité contre ces crimes mêmes fut tardive : au ix<sup>e</sup> siècle, le sacrilège est encore racheté moyennant une compensation de 30 livres d'argent. C'est une ordonnance de 1226 qui, pour la première fois, sanctionne la peine de mort contre les hérétiques.

Dès l'origine, des sectes opposées et des écoles différentes avaient agité, vivifié le christianisme. La scolastique fut un premier effort de libre réflexion et de libre discussion. Quoique limités à une certaine sphère, « les droits de la discussion sont reconnus en principe »<sup>1</sup>. Il faut donc se garder de méconnaître les services rendus dès le commencement par le christianisme à la libre-pensée et à la philosophie même. Il y a là un exemple de la force des idées, qui nous montre que les formes sociales ne sont pas tout, que le fond moral ou philosophique a encore plus d'importance. Le christianisme entrera désormais, avec ses idées fondamentales et ses sentiments fondamentaux, dans les divers caractères nationaux comme une sorte d'élément intégrant, qui prendra diverses formes selon les divers milieux. Il spiritualisera, dans diverses mesures, tous les tempéraments des peuples.

Transporté dans le milieu social de Rome, où il établit son centre, le christianisme devait lui-même se transformer, s'accommoder au caractère romain et à la situation de l'Italie. Pour les croyances religieuses comme pour tout le reste, l'esprit classique et latin, héritage de Rome, avait laissé sa marque chez le peuple italien et chez tous les peuples de culture latine. Par le manque de mysticisme, l'Italie moderne, comme l'ancienne, échappa au fanatisme. Ramener sur terre le ciel de l'évangile et l'introduire dans le domaine de l'art, voilà sa tendance constante. De l'âme italienne, on ne pouvait guère attendre la foi germanique au divin « mystère » des choses et de la vie ; elle s'en tint de préférence aux œuvres et, trop souvent, à l'observance rituelle, qui est comme la partie légale du code religieux. Mais la complication des rites et des pratiques n'en eut pas moins pour l'Italie moderne, comme

<sup>1</sup> Durckheim, *La Division du travail social*, p. 177.

pour les anciens Romains, un sens profond : elle représentait les liens sociaux, l'union du citoyen avec son pays ; la religion était, dit M. Barzellotti, « une fonction de la vie publique ».

Quelle puissante qu'ait été l'action sociologique du catholicisme, pouvait-elle radicalement transformer l'esprit de la nation italienne ? Les uns ont accusé la papauté des défauts qui se développèrent dans le caractère italien à travers l'histoire ; les autres ont accusé le caractère italien des défauts mêmes de la papauté. Une discussion s'élevait, récemment encore, sur ce point de psychologie et d'histoire entre M. Mariano et M. Barzellotti. Nous croyons, pour notre part, qu'il y eut ici réaction mutuelle, mais qu'il faut attribuer surtout au caractère romain et aux institutions romaines la forme prise à Rome même par la religion du Christ.

En Espagne, le catholicisme devait trouver devant lui l'islamisme arabe, en France, le manichéisme albigeois ou la réforme calviniste ; en Allemagne, la Réforme luthérienne ; comment aurait-il pu s'affaïsser et sommeiller comme il l'a fait en Italie ? L'ardeur et la valeur de la foi se mesurent en partie au nombre d'hérésies qu'elle suscite, car chaque hérésie témoigne de l'importance attachée aux idées, du désir de mieux qui travaille les esprits ; au contraire, la stagnation dans les mêmes croyances et dans les mêmes pratiques extérieures accuse le changement de la foi vive en foi morte, de l'effort moral en routine machinale. Comme les intelligences, les volontés se retrempe dans les luttes religieuses et dans les discussions de croyances, car elles sont alors obligées à une dépense d'énergie et cette dépense a lieu en vue d'un idéal élevé. Luther avait raison de dire : « Mon nom enlèvera pour toujours la paix d'entre vous, jusqu'à ce que vous ayez consommé votre perdition, ou changé en mieux ». La France a eu ses Albigeois, son Calvin et ses huguenots, son Port-Royal et ses jansénistes, ses quiétistes, même ses gallicans, tous épris de quelque pensée plus ou moins haute, tous animés d'un esprit de liberté vivifiante. On a souvent remarqué combien, de nos jours, le vieux catholicisme gagne, en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, au contact et à la rivalité des protestants. Depuis l'origine

même, c'est la lutte qui avait fait la vie du christianisme, par opposition à l'indifférente multiplicité du paganisme et à la rigide unité du judaïsme. Ce n'est donc pas sans raison que les Italiens éclairés déplorent eux-mêmes la dictature des consciences et l'uniforme servitude des esprits qu'a produites chez eux le « catholicisme romain », héritier de la centralisation romaine et de la religion d'Etat romaine.

Où sont, dans l'histoire du christianisme, les mystiques et les hérétiques? La majorité est chez les Celtes et les Germains. Où sont les docteurs orthodoxes qui soutiennent la domination et les décisions de l'Eglise? Pour la plupart, depuis Anselme d'Aoste jusqu'à Thomas d'Aquin, ils sont Italiens. En Thomas d'Aquin revit l'esprit de toute la latinité. Il se tient à égale distance du formalisme scolastique et du mysticisme, il essaie de concilier la foi et la raison, le naturel et le surnaturel; il tente une synthèse harmonieuse de toutes les doctrines et de toutes les croyances; il est comme le législateur romain de la théologie et de la philosophie.

L'Italie a eu cependant, elle aussi, quelques hérétiques et quelques mystiques, mais, en somme, les plus modérés de tous, de même que ses philosophes furent les plus étrangers à ce que les Allemands appellent le transcendantalisme. Et ce qui fait l'originalité des mystiques italiens, c'est que leur mysticisme apparent n'est qu'un sens plus profond de l'humanité et de la nature. Est-ce surtout sur les mystères divins que médita François? Est-ce dans les arcanes de la haute théologie qu'il s'absorba? Pas le moins du monde. Pour lui, Dieu se révèle dans l'humanité et dans la nature entière : c'est là qu'il faut le chercher, qu'il faut l'aimer. La sympathie du saint poète s'étend non seulement à ses frères et à ses sœurs de l'humanité, mais encore à ses frères les passereaux, à ses sœurs les colombes, auxquels il prêche l'universel amour de Dieu. Quand il entonne le *Cantique des créatures*, quand il chante ses sœurs les étoiles et son frère le soleil, son mysticisme s'épanouit en une sorte de naturalisme. Rien de sombre, rien d'attristé dans ses doctrines; en croyant revenir au christianisme primitif, il se tenait encore en partie aux primitives conceptions de la Grèce et de Rome. En même temps, ce doux rêveur a le sens pratique et politique des

Romains ; il accomplit sa réforme dans l'Eglise même et avec l'Eglise ; nulle hérésie, mais un respect scrupuleux des traditions : point de fanatisme à l'espagnole, point de dogmatisme scolastique à l'allemande ou même à la française, mais un christianisme d'artiste, familier avec l'homme et avec la nature. Aussi celui qui avait eu pour premiers maîtres les troubadours aura-t-il pour disciples les poètes, qui, à son exemple, écriront en langue « vulgaire », et avant tout, Dante ; il aura encore pour disciples indirects les peintres comme Giotto, animés de son esprit et de sa sympathie universelle pour les hommes ou les choses. Et Catherine de Sienne ? Ses extases ont-elles empêché l'épouse du Seigneur d'accomplir les plus difficiles missions de politique et de diplomatie romaine ? N'est-ce pas elle qui, pendant la guerre que faisaient à Grégoire XI Guelfes et Gibelins réunis, retient dans l'obéissance les villes d'Arezzo, de Lucques et de Sienne ? N'est-ce pas elle qui, envoyée par les Florentins, négocie la paix avec le pontife ? Elle enfin qui détermine le pape à quitter Avignon et la France pour revenir à Rome, dans la vraie patrie du catholicisme ? Les mystiques latins et surtout les hérétiques latins n'eurent jamais qu'une suite peu nombreuse, à moins qu'ils ne soient devenus, comme Arnould de Brescia, des agitateurs politiques. Après avoir annoncé le retour à la simplicité de la primitive Eglise, ils rêvent de rétablir à Rome l'empire universel et ils essaient de réaliser leurs rêves. Joachim de Flore et François d'Assise demeurent donc des « figures isolées ». Les autres grands croyants d'Italie, non seulement Arnould, mais Dante, Dolcino, Savonarole, ne sont point animés d'un esprit exclusivement religieux ; ils ont des idées patriotiques, sociales, humanitaires. L'esprit latin ne s'enflamma jamais longtemps pour les abstractions de la théologie pure. Chez le grand Bruno lui-même, le panthéisme s'achève en un vaste naturalisme : la religion qu'il veut fonder est celle de la pensée et de la vie ; loin de prêcher, avec l'auteur de l'*Imitation*, l'anathème à la nature, ses *Eroici furori* sont l'apothéose de la nature ; son enthousiasme, dit-il, est « *Un furore sensato.* »

L'Eglise romaine fut toujours moins un apostolat qu'une domination. En Italie, on aurait pu définir le catholicisme

romain un christianisme à demi paganisé. L'humanisme latin resta profondément enraciné dans le génie italien. Les papes mêmes du seizième siècle, avec leur amour des lettres antiques et des arts, étaient pénétrés de cet esprit, si bien que la religion travailla dans le même sens que les traditions de race et d'histoire : elle matérialisait l'esprit national. Les Vénitiens aimaient à répéter : nous sommes d'abord Vénitiens, puis chrétiens. Machiavel a écrit, dans ses *Discours sur la Première Décade de Tite-Live* : « Nous avons, nous autres Italiens, cette première obligation à l'Eglise d'être devenus irréligieux et méchants ; mais nous en avons une plus grande encore, la raison même de notre ruine : c'est que l'Eglise a tenu et tient encore l'Italie désunie. » Une des causes principales qui, en effet, empêchèrent l'unité de l'Italie et contribuèrent à ses divisions politiques, par cela même à la démoralisation des caractères, ce fut la situation cosmopolite de son pape. D'une part, la papauté romaine était une institution non moins politique que spirituelle : outre qu'elle possédait un pouvoir temporel, elle exerçait partout une influence temporelle ; d'autre part, quoique romaine d'origine et d'esprit, elle ne pouvait avoir un but national : ses fins étaient cosmopolites. De là, au sein même de l'Italie, une cause permanente de faiblesse, de conflits intérieurs, de conquêtes étrangères. La papauté avait beau avoir son fondement et son point d'appui dans Rome, elle gravitait nécessairement au dehors ; ne pouvant s'identifier avec les intérêts civils et politiques de l'Italie, elle y rompait l'équilibre des forces nationales et y introduisait une sorte de division constante contre soi. C'est ce que M. Barzellotti, à la suite de Machiavel et de Taine, nous semble avoir démontré.

En outre, sans donner [l'empire du monde à l'Italie, en l'empêchant même de faire sa propre unité et d'exercer sur soi son propre empire, la papauté mit encore obstacle au progrès de la sécularisation intellectuelle en Italie ; elle y arrêta cet essor de la pensée moderne qui, ailleurs, devait aboutir à la Réforme, puis à la liberté philosophique et à la Révolution française. Elevé par l'Eglise romaine l'Italien eut toujours, comme l'ancien Romain, à l'égard du fond métaphysique des religions une naturelle indifférence. C'est

à cause de cette indifférence même que l'observation des pratiques extérieures fut toujours si grande en Italie ; la négation franche et résolue d'une croyance implique une foi profonde, au sens négatif ; l'indifférent, lui, ne prend pas même souci de combattre ou de nier : il ne veut que sa tranquillité propre. Cet état d'incrédulité religieuse n'excluait pas la crédulité aux superstitions : au *Quattrocento*, ceux qui niaient les miracles croyaient à l'astrologie<sup>1</sup>.

N'ayant pu elle-même entretenir l'enthousiasme religieux, l'Eglise romaine empêcha encore tous les autres enthousiasmes de se produire. Les menaces de l'Inquisition exercèrent sur l'âme de toute l'Italie le même effet que sur l'âme de Galilée : celui-ci fut prisonnier et abjura. Le philosophe fut réduit au silence ; le savant positif eut seul, dans d'étroites limites, la permission de parler. Aussi, dit M. Barzellotti, depuis le supplice de Bruno et l'emprisonnement de Campanella, « nous n'avons eu en Italie, à l'exception de Vico, que des expérimentalistes et des hommes d'école ». Les sciences morales ont été étouffées par l'atmosphère romaine.

Terenzio Mamiani, qui présidait le cabinet du pape Pie IX en 1848, écrivait lui-même en octobre 1870 : « Le romanisme a fini par produire trois déplorables résultats : superstition dans le bas peuple, indifférence dans les autres classes, manque de foi chez la plus grande partie des penseurs et écrivains ». Le baron Ricasoli écrivait en juin 1871 : « Je crains qu'il n'y ait plus de foi parmi nous, que la religion en Italie ne soit un cadavre ». Inutile, dit Louis Ferri, de s'aveugler sur les faits : la substitution de l'extérieur à l'éternel, de *l'esterno* à *l'eterno* dans les actes et les objets du culte, ne pouvait pas, là où elle s'est produite, être sans harmonie avec les tendances sensuelles de notre peuple ». — « Je tiens toujours fermement à cette pensée, dit à son tour M. Mariano, que le mal profond qui afflige et épuise l'Italie, c'est le sommeil où elle s'est comme pétrifiée dans le verbe catholique papal, forme tout extérieure et mécanique du christianisme. C'est pour cela que la veine de ses énergies spirituelles et morales est tarie. Je sais

<sup>1</sup> Voir les études de M. F. Gabotto sur la philosophie de la Renaissance en Italie. *Rivista di filosofia scientifica*, anno 1889.

bien que, parmi les Italiens qui pensent, bien peu sont prêts à convenir de ce fait; mais ce n'est point une raison pour moi d'abandonner ma conviction... Le suprême et désastreux effet de l'empire absolu et de l'action du catholicisme papal sur le peuple italien est d'y avoir réduit au silence, d'y avoir étouffé toute intention, toute curiosité à l'égard des problèmes du monde moral et des choses spirituelles. »

M. Gebhart a fait observer que, si l'Italie échappa au fanatisme, c'est en partie à cause du manque de terreur religieuse : la terreur, comme le fanatisme, « est utile à la perpétuité et à l'intégrité des religions ». Dieu ne lui faisant point peur, l'Italie « l'aima parfois tendrement », mais « se réserva de le servir très librement ». Si saint François fut son grand apôtre, c'est qu'il fonda son église sur la liberté comme sur l'amour. M. Gebhart déclare avoir été toujours frappé du peu de sérieux que les peintres primitifs de la péninsule ont montré dans les représentations de l'enfer : le diable, évidemment, n'inquiétait guère leurs contemporains. M. Mariano remarque que l'Italien méridional, à la fois superstitieux et idolâtre, n'est point païen de la même manière que le Toscan. L'homme du Midi, le demi-sauvage de la Calabre, le pauvre pêcheur du golfe de Tarente, ennoblissent même leur dévotion puérile et leurs croyances à un surnaturel de Croquemitaines d'un reste de religion aveugle, très sincère, mais enfin d'un élément de christianisme; en Toscane, la superstition populaire se mêle à une incrédulité froide, à « un positivisme moqueur et impie <sup>1</sup> ».

<sup>1</sup> « Nous sommes là, dit à ce sujet M. Gebhart, dans le pays des vieux conteurs florentins : bourgeoisie, menu peuple, paysans se rient de l'homme d'Eglise, qui ne leur apparaît que comme un trafiquant, tout de noir vêtu, à qui l'on demande contre argent comptant le baptême et l'extrême-onction; et le prêtre distribue les sacrements avec la précipitation et l'indifférence d'un marchand qui débite ses denrées. A Florence, la cathédrale ne s'emplit de fidèles que pour la messe du samedi saint. Au *Gloria in excelsis*, l'officiant allume à l'autel une fusée qui court le long d'un fil de fer et enflamme au dehors, sur la place encombrée de curieux, un char d'artifices, énorme, saugrenu, dont les pétards éclaboussent la foule : tel est l'*Alleluia* que le peuple le plus fin de toute l'Italie chante à son Dieu ressuscité. A Pise, j'ai vu la cathédrale absolument vide au matin des Rameaux, tandis qu'une admirable chapelle psalmodiait l'évangile de la Passion... La foi des grandes âmes comme celle des simples de cœur est bien éteinte au pays de Dante. A Naples, dans les monts de la Calabre, dans l'ancienne Grande-Grèce,

La lutte contre le pouvoir temporel du pape était légitime, puisque ce pouvoir a eu les conséquences qu'on vient de passer en revue. De plus, en reconquérant son unité, l'Italie a fait une œuvre grande et glorieuse. Mais il est juste d'ajouter que, si la papauté eut des influences si fâcheuses, elle a eu cependant son action bienfaisante en maintenant dans la bourgeoisie et dans le peuple des traditions d'obéissance à la règle ; malgré son affaissement pendant la Renaissance, c'est en partie grâce à elle que, plus tard, la nation a pu se ressaisir et se relever. Aujourd'hui même, la papauté pourrait encore beaucoup pour achever ce relèvement. Est-ce la faute du vrai christianisme, demande M. Garofalo, chrétien convaincu, si une grande partie des ministres du culte catholique accordent de l'importance seulement aux dogmes, aux mystères, aux miracles, aux jeûnes et aux litanies ? Selon M. Garofalo, on pourrait faire dans les nations néo-latines une réforme qui n'imitât point la réforme protestante (fondée sur une révolution dogmatique), qui laissât au contraire intacts les dogmes du catholicisme, mais qui « changerait les bases du système d'enseignement et de prédication ». Par malheur, une telle réforme nous semble bien peu conciliable avec l'immobilité dogmatique du romanisme.

vous rencontrerez bien des signes d'un paganisme naïf, paganisme d'icônes et de vierges noires, qui fait penser aux Byzantins. » Partout ailleurs dans les parties très civilisées de l'Italie, en Toscane, en Romagne, en Vénétie, en Piémont, en Lombardie, à Rome, « depuis qu'un régime libéral a dispensé les Italiens d'un faux semblant de religiosité politique, le trait caractéristique du catholicisme, c'est l'indifférence. Je voudrais bien trouver un autre mot, celui-ci ayant, pour nous Français, un sens philosophique trop précis, car il exprime une conviction rationnelle, et par conséquent ne convient qu'à une certaine élite d'esprits très réfléchis. En Italie, l'indifférence religieuse a pénétré plus profondément qu'en France la bourgeoisie et le peuple ; elle est endémique et comme inconsciente ; mais elle n'implique aucun sentiment d'hostilité ou de dédain à l'égard de l'Église. Elle n'empêche point une pratique languissante, distraite, pour ainsi dire morcelée ou fortuite, du culte ou de la discipline sacramentelle. L'Italien entre à l'église quand il en a le loisir, y prend de l'eau bénite si le bénitier est à la portée de sa main, assiste à un fragment de messe et se croit sincèrement quitte avec le bon Dieu. Mais cette piété superficielle n'est point l'effet d'une religion sérieuse : elle n'a sur la vie morale de l'individu aucune répercussion bienfaisante. Ici, nous touchons peut-être à l'élément tout à fait païen du catholicisme italien : l'impuissance de la religion à réformer ou à régler les consciences. »

## II

## INFLUENCE DE LA RENAISSANCE SUR LE CARACTÈRE ITALIEN

La longue défiance des anciens Romains à l'égard des arts les avait empêchés de montrer combien, au fond, ils étaient artistes par le sentiment même de la forme bien ordonnée et de la beauté dans la grandeur. Cependant il est un art où leur génie propre s'était déjà manifesté : l'architecture. Quand l'esprit grec eut peu à peu adouci et embelli l'esprit latin en lui communiquant par contagion l'amour du beau, le peuple législateur et organisateur par excellence révéla de nouvelles aptitudes. Ce que le peuple romain avait accompli d'abord pour une fin pratique, — faire régner partout l'ordre et la forme, — il le fit plus tard en vue du seul agrément : il transporta dans les arts le même amour de la belle ordonnance et de l'harmonie.

Le génie néo-latin se personnifia en un homme qui, loin de représenter une race « inférieure à l'anglo-saxonne », est un des plus beaux types de l'humanité éternelle. Philosophe et théologien, Dante est grand créateur parce qu'il est grand observateur. Comme Homère, il voit les choses par leurs caractères les plus significatifs et, d'un mot, il les fait surgir devant nos yeux. Soit qu'il nous montre Sordello, qui « regarde comme le lion au repos », ou Bertrand de Born tenant sa tête comme une lanterne et la levant au bout de son bras pour « approcher sa parole » de son interlocuteur, ou les flocons de neige tombant lentement sur l'Alpe sans vent, ou « les grenouilles qui, dans un fossé, tiennent leur tête à fleur d'eau, cachant leurs pattes et le reste de leur corps », ou les étourneaux qui arrivent en troupes larges et serrées, les grues formant une large file dans l'air, l'alouette qui s'élève en chantant et puis se tait, contente de la douceur dernière qui la rassasie, Dante est réaliste autant qu'idéaliste. De plus, il poursuit dans son poème, comme il l'avoue, la morale pratique ou « l'éthique ». Il ne fait point de l'art pour l'art : c'est un lutteur et un lutteur fougueux, passionné.

Le malheur est que cette ferveur pour la morale devait

tomber bientôt chez les Néo-Latins : leur littérature se vida des hautes idées théologiques ou éthiques. Nous avons déjà vu que la forme avait toujours eu chez les anciens Latins une grande importance ; quand l'esprit des Romains n'était pas formaliste, on peut dire qu'il était au moins formel. L'harmonie extérieure, image de l'harmonie intérieure, loi devenue visible aux yeux, voilà qui avait toujours séduit le peuple pacificateur du monde. Quand vint l'époque appelée Renaissance, Rome, qui ne pouvait plus employer son sens du beau et du grand à la conquête et à l'organisation, se désintéressa des fins supérieures, aboutit à l'art pour l'art. C'est alors qu'à l'ancien idéal, tout ensemble moral et politique, de la *virtus romana*, succéda l'idéal artistique de la *virtù*. M. Brunetière a excellemment montré que cette *virtù* de l'artiste, — genre dont la virtuosité n'est qu'une espèce et qui consiste, croyons-nous, dans l'énergie productrice uniquement soumise à la beauté de la forme, — est la préoccupation des Néo-Latins de la Renaissance. La *virtù* finit par tenir lieu de tout le reste : « Les hommes du mérite de Cellini, disait le pape Paul III, sont au-dessus des lois. » Les Grecs eux-mêmes n'avaient pas eu ce culte de la forme pour la forme ; ils étaient trop penseurs, trop philosophes, trop savants pour se laisser séduire au seul aspect des choses visibles. Leur littérature, à ses grandes périodes, eut toujours la solidité des idées : sous la beauté de la surface, elle poursuivit toujours les profondeurs du vrai et du bon, le *καλοκάγαθόν*. Les Grecs n'étaient pas de purs artistes, au sens détaché du mot, au sens dilettante et virtuose : idée et sentiment les préoccupèrent toujours. Chez les Latins, la vie de la pensée n'avait pas eu cette puissance : à Rome, l'art devait donc s'éprendre à la fin de ses propres formes. Ainsi se produisit ce phénomène étonnant au premier abord, logique en réalité : un peuple qui, ne pouvant plus être un peuple d'action et de domination, ni être, d'autre part, un peuple penseur et philosophe, finit par être un peuple artiste.

Ce qui acheva en Italie le triomphe du naturalisme et de l'individualisme, ce qui altéra en même temps au plus haut degré les consciences italiennes, ce fut la politique de la Renaissance. Là est la grande crise du caractère national.

A cette époque, l'Italie nous donne en pleine civilisation, le spectacle de la vie barbare. Plus de justice ni de police ; il faut recourir à la force, en appeler à soi-même pour se protéger : qui se fait craindre n'a plus autant à craindre. Violence et ruse deviennent les armes à la fois défensives et offensives ; armes de sauvages entre les mains d'hommes cultivés, nourris aux lettres antiques, admirateurs des sciences naissantes ou renaissantes. Aux volontés les plus énergiques, les plus capables à la fois de réflexions lentes et de résolutions soudaines, le succès appartient. Il faut savoir dissimuler et attendre ; il faut aussi, quand le danger est pressant, ne pas attendre. Poison et fer ont tour à tour leur emploi. Sans cesse on risque le tout pour le tout, car sans cesse la vie est en jeu. L'Italien de la Renaissance, si on le touche personnellement, saura se défendre et se venger : son poignard est prêt ; mais le crime qui ne l'atteint pas, lui ou les siens, ne lui inspire aucune horreur : il regarde avec le plus entier détachement les affaires qui ne sont pas ses affaires.

M. Mariano dit qu'on ne peut rendre les humanistes de la Renaissance responsables de la décadence du christianisme italien ; M. Gebhart demande aussi comment quelques lettrés, une douzaine de philosophes, une poignée de beaux esprits auraient séduit l'âme des multitudes, et comment leur ironique incrédulité aurait suffi pour abolir le *credo* antique ! Le scepticisme savant, dit-il, ne gagne jamais par contagion que les gens du monde, qui déjà n'avaient plus que des croyances chancelantes. « Les superstitions mêmes des humanistes n'étaient point dangereuses pour la conscience populaire, par exemple l'astrologie, à laquelle croyaient Machiavel et Paul III. » — Nous répondrons à M. Mariano et à M. Gebhart qu'il ne s'agit pas ici du scepticisme savant, mais du scepticisme pratique ; et c'est ce dernier qui est éminemment contagieux. Comment le peuple aurait-il continué de croire, surtout à la morale religieuse, en voyant les grands, les cardinaux, les papes mêmes montrer par les faits et par les actes la plus profonde incroyance et la plus radicale immoralité ? L'imitation n'est-elle pas un des grands ressorts de l'homme ?

Aussi la *renaissance* en Italie fut-elle, pour beaucoup, une « mort » religieuse et morale. Cette époque ne nous offre

même pas la lutte poignante du mal et du bien, du vice et de la vertu au sein des âmes ; elle ne nous montre que la suppression de toute barrière entre le mal et le bien. Ce n'est plus l'immoralité, c'est l'amoralité. La désorganisation politique, l'indifférence religieuse, le scepticisme scientifique et philosophique, l'enthousiasme sans bornes pour l'antiquité païenne, le développement excessif de l'industrie et du commerce, comme de la recherche purement spéculative, aux dépens des occupations guerrières ou des préoccupations religieuses, finirent par réduire à un chaos les sentiments moraux de la nation. Grâce au culte renaissant de la Nature, au culte naissant de la Science, au développement parallèle de l'individualisme, la faculté de raisonner sur les causes et les effets remplaça celle de juger la valeur de la conduite. Le criterium unique des actions fut le succès personnel, leur unique limite fut celle de la puissance personnelle. On ne se révoltait ni contre le crime ni contre la vertu : on était indifférent à l'un et à l'autre. C'était moins les hommes qui étaient monstrueux, que le milieu social où ils vivaient et qu'ils reflétaient en eux-mêmes. Quand Victor Hugo veut nous peindre Lucrèce Borgia, il en fait une furie surhumaine de débauche et de cruauté ; la Lucrèce de l'histoire, moitié Espagnole, moitié Italienne, n'est qu'une créature indifférente, sans caractère, passive aux influences extérieures, aveugle au bien et au mal, « infâme dans la Rome infâme, grave et gracieuse dans la grave et gracieuse Ferrare, parmi les poètes platoniciens et les pacifiques courtisans des d'Este <sup>1</sup>. » C'est avec sérénité que Borgia commettait tous les crimes, et cette sérénité était si générale autour de lui que les horreurs du temps n'inspiraient aucun sentiment tragique, sinon aux témoins étrangers. Les soldats de Charles VIII, pour amuser leurs loisirs, avaient élevé dans leur camp un théâtre en planches et y jouaient de rudes mystères ; le sujet qu'ils choisirent ne fut pas l'histoire de Joseph vendu par ses frères, ni la naissance du Sauveur, ni la tentation de saint Antoine : ce fut la représentation demi-allégorique, demi-dramatique, du pape Borgia régnant et de ses enfants.

<sup>1</sup> Voir les belles pages de Vernon Lee, *The Italian Renaissance*, dans le *British Quarterly Review*, avril 1882.

Telle fut la première tragédie inspirée aux étrangers par les horreurs de la Renaissance italienne ; les Italiens, eux, se délassaient à des pastorales. Les Anglais ensuite, au temps d'Elisabeth, s'inspirèrent dans leurs drames de tous les crimes de l'Italie. Il n'y a tragédie que là où il y a lutte, conflit moral, comme lorsque Macbeth subit peu à peu son absorption consciente, irrésistible, mais dans une iniquité qu'il reconnaît. Là où est le silence de la conscience, il n'y a plus rien de tragique : c'est simplement un phénomène naturel qui fait sortir ses effets de ses causes par une indifférente nécessité. Les scélérats d'alors ne sont pas plus des démons, a-t-on dit<sup>1</sup>, que d'autres du même temps ne sont des anges ; ce sont des hommes ramenés par leur milieu social à un état de nature où la distinction du bien et du mal n'existe plus : c'est presque l'innocence de la scélérate. La Judith de Mantegna place la tête d'Holopherne dans son sac avec la sérénité d'une muse : voilà l'image de la Renaissance italienne.

Rappelez-vous avec quelle tranquillité d'analyste Machiavel, ce terrible éducateur, fait l'éloge de son héros Castracani, dans un de ces livres qui sont aujourd'hui aux mains de la jeunesse italienne : il le montre obligeant pour ses amis, terrible pour ses ennemis, juste avec ses sujets et sans foi avec les étrangers, n'employant jamais la force là où il pouvait vaincre par la ruse, persuadé en un mot que c'est la victoire elle-même et non la façon de vaincre qui donne la gloire. Les hommes sont si simples et obéissent si fort à la nécessité présente, ajoute-t-il, que « celui qui trompe trouve toujours quelqu'un qui se laisse tromper ». Telles sont les leçons que l'Italien reçoit encore du grand auteur national. Macaulay a bien raison de montrer, sous les contradictions apparentes, les secrètes harmonies de l'Italien élevé dès le jeune âge à l'école de Machiavel. Il peint ce précoce politique dont les pensées et les paroles « n'ont aucun lien entre elles », qui n'hésite jamais à prêter un serment lorsqu'il veut séduire, qui ne manque jamais d'un prétexte lorsqu'il est disposé à trahir ; qui saurait poignarder ses rivaux dans un embrassement amical ou les empoisonner dans une hostie consacrée ; dont les cruautés ont pour prin-

<sup>1</sup> Vernon Lee, *Ibid.*

cipe de profondes et froides méditations ; « dont les passions, comme des troupes exercées, sont impétueuses par discipline et n'oublent jamais, dans leur opiniâtre furie, la règle à laquelle elles se sont soumises ». Jamais il n'excite le soupçon de son ennemi par de petites provocations : « son dessein ne se dévoile que lorsqu'il est accompli ». Son visage est calme, ses discours sont courtois, jusqu'au jour où la vigilance s'endort, où l'adversaire se découvre, où l'occasion de viser sûrement se présente, « et alors il frappe pour la première et dernière fois ». Se reportant aux portraits des Italiens les plus remarquables qui abondent dans les musées d'Italie, Macaulay nous montre ces fronts larges et majestueux, ces sourcils noirs et accentués, qui cependant ne se froncent jamais, ces yeux dont le regard calme et plein n'exprime rien, mais semble tout voir, ces lèvres d'une délicatesse féminine, comprimées avec une fermeté plus que masculine ; — tous traits qui indiquent des hommes à la fois entreprenants et timides, aussi habiles à démêler les intentions d'autrui qu'à dissimuler les leurs propres, ennemis formidables, amis peu sûrs, mais en même temps « d'un esprit assez grand et assez fin pour être aussi éminents dans la vie active que dans la vie contemplative ».

Il serait souverainement injuste de prendre tous les conseils de Machiavel pour des marques du caractère italien ; mais il serait non moins inexact de ne pas reconnaître dans Machiavel un génie italien par excellence, devenu classique au-delà des monts et qui continue d'y exercer une très large influence. La glorification de la force n'est pas chez lui purement spéculative, comme chez Hobbes et surtout chez Spinoza, où la force est prise en un sens supérieur et métaphysiquement identifiée avec le droit. Machiavel, lui, est un esprit essentiellement pratique : son mobile est l'amour de la patrie, son but est l'acquisition de l'indépendance. « Si j'ai appris aux princes, disait-il, à devenir des tyrans, j'ai aussi appris aux peuples à se défaire de leurs tyrans. » Cette docte impartialité ressemble parfois un peu trop à l'indifférence. Il est difficile de concéder à Louis Ferri que les écrits de Machiavel « trouvent une large compensation dans ceux de Paul Paruta », qui réconcilia la politique et la morale. Avez-vous lu Paruta ? On peut d'ailleurs accorder à Louis Ferri, comme à la plupart des critiques et

historiens d'Italie, que Machiavel « ne *confond* pas l'honnêteté avec son opposé » ; mais, désespérant, en ces temps de corruption, d'assurer la grandeur de son pays par la vertu, il a montré ce que la force peut faire pour ramener à la santé un corps social affaibli et incapable de se relever par une autre voie. « Une veine de pessimisme trouve son chemin dans les écrits de ce profond observateur des caractères et des États, qui ne voit autour de lui que faiblesse et impuissance et qui tend par-dessus tout à relever une fois de plus le caractère. »

Autant la Renaissance, pour les autres nations, eut des suites fécondes et durables, autant, pour l'Italie, elle devait avoir un effet désastreux. C'est que, chez les autres peuples, elle avait trouvé un fond original d'idées et de sentiments auquel elle ne faisait qu'apporter ce grand moyen de mise en œuvre, le retour aux procédés de l'art antique. En se combinant avec cette renaissance religieuse qui fut la Réforme, elle échappa au danger du naturalisme et du formalisme païens. En Italie, au contraire, la Renaissance consumma la paganisation. On finit par se borner à l'imitation des modèles antiques dans la littérature, imitation qui devait tôt ou tard aboutir à la stérilité. A partir du XIV<sup>e</sup> siècle, la civilisation italienne se détourna de la base morale du christianisme pour devenir ce qu'un Italien appelle « une réviviscence atavique de la tradition classique et du sensualisme païens ». Anticipant de deux siècles sur le reste de l'Europe, l'Italie dépensa sa riche vitalité en une floraison précoce qui aboutit à des merveilles de forme, mais ces formes restèrent sans contenu spirituel.

### III

#### TEMPÉRAMENT ET CARACTÈRE ITALIEN

Les luttes intestines, la longue domination de l'Église et de l'étranger coalisés façonnèrent le caractère italien d'une manière nouvelle, sans pourtant faire disparaître le vieux fond romain, avec ses hautes qualités comme avec ses imperfections. Le caractère historique du peuple vint seulement s'ajouter au caractère ethnique et inné. Peu à peu, un

certain équilibre nouveau s'établit dans l'âme de l'Italie moderne, sous la triple influence de la tradition romaine, de la tradition catholique, enfin de la tradition à la fois politique et artistique des siècles dits de Renaissance. Par l'action de tant de causes, les unes ethniques, les autres sociales, morales et religieuses, le caractère de la nation se transforma historiquement et devint ce qu'il est aujourd'hui. La Renaissance avait été la révolte de l'individualisme contre tous les cadres moraux, sociaux et religieux : l'Italien, nous allons le voir, est resté individualiste<sup>1</sup>.

I. — Le tempérament qui domine aujourd'hui en Italie est le nervo-bilieux. Nous avons montré<sup>2</sup> ailleurs que ce genre de tempérament influe sur la sensibilité et donne aux passions une forme spéciale : violence innée, impulsivité souvent irrésistible dans les moments de paroxysme, jointe à l'empire habituel sur soi-même. Chez l'Italien, la sensation présente prend une acuité extraordinaire : c'est une outrage soudaine ; mais ses passions, comme celles du Romain, comme celles des hommes de la Renaissance, ne sont pas seulement explosives, elles sont aussi concentrées. Elles ont beau alors être intenses, elles savent se contenir par la réflexion, se changer même en calcul dans l'intérêt de leur satisfaction future. L'Italien offre l'étonnante combinaison d'une raison froide et positive avec la fougue du tempérament, d'un sens intellectuel de l'ordre avec une sensibilité tumultueuse, avec cette « énergie sauvage » qu'admirait Stendhal. La vengeance même, si familière aux races méridionales, prend souvent ce caractère raisonné et cette apparence calme. Selon le proverbe florentin, c'est « un plat qui se mange froid ». Comment la barbarie civilisée de la Renaissance n'aurait-elle pas développé ces passions à longue portée qui savent se dissimuler pour mieux assurer leur but ?

<sup>1</sup> Dans cette étude du caractère italien, nous nous appuyerons, autant qu'il sera possible, en les contrôlant et les discutant, sur les témoignages des Italiens eux-mêmes, sur l'opinion qu'ils se font d'eux, sur l'interprétation qu'ils donnent de leur propre pensée, de leurs traditions et de leur histoire. Notre jugement, ayant ainsi un caractère plus impersonnel, aura peut-être aussi plus de vérité.

<sup>2</sup> Voir notre livre *Tempérament et Caractère*.

La précocité sexuelle de l'Italien engendre de bonne heure les passions de l'amour, et ce n'est pas Vénus Uranie qui est l'objet ordinaire du culte. Comme tous les peuples de climat méridional, l'Italien est libidineux<sup>1</sup>. De plus, il attache à la possession individuelle de son objet une importance capitale : question de vie ou de mort pour les rivaux. La jalousie est terrible en Italie comme en Espagne, et le point d'honneur est ici inflexible ; il est élevé à la hauteur d'une religion. Tant pis si l'autre religion, la catholique, se met en contradiction avec celle-là ; vengeance d'abord, il sera toujours temps d'obtenir ensuite l'absolution.

L'imagination de l'Italien est à la fois intense et rapide : il saisit immédiatement les choses par la vision intérieure comme si elles étaient sous ses yeux, et il est porté à agir en conséquence. De là, dans le mal comme dans le bien, ce mélange si original d'improvisation et de réflexion. C'est

<sup>1</sup> A en croire M. Ferrero, l'unique occupation des peuples « latins », dès que les besoins immédiats de la vie sont satisfaits, serait l'amour — et non pas l'amour platonique ! Il fait un fantastique portrait des « salons d'Italie », auxquels il ajoute ceux de France, sous le prétexte de notre « latinité ». Observez dans ces pays, dit-il, « un salon où hommes et femmes instruits se rassemblent pour une cause quelconque, et vous verrez que le but de tous, conscient ou inconscient, est de se faire la cour... Qu'ils parlent de littérature ou d'art, de science ou de politique, de modes, de finances, de sport, l'allusion amoureuse se mêle sans cesse à leurs discours, continuellement rappelée par les associations d'idées les plus lointaines et les plus accidentelles... Dans nos pays, il est quasi impossible de parler sérieusement sur un sujet quelconque, sinon dans une réunion de personnes appartenant au même sexe ; car, si hommes et femmes se trouvent ensemble, fussent-ils tous des personnes sérieuses et raisonnables, ils ne pensent plus qu'à se plaire les uns aux autres et à se dire des choses qui excitent au fond de l'organisme, comme une résonnance lointaine, la volupté. »

M. Ferrero note aussi dans les trois pays « néo-latins », au milieu de tous les entretiens, « une forme de sourire que vous cherchiez en vain sur les lèvres d'un Anglais et qui est toute propriété latine : ce sourire malicieux et ironique qui souligne les allusions et qui sert à l'homme et à la femme comme d'une déclaration mutuelle, ... sourire de luxure, mitigé, composé, quasi élégant... » Nous ne savons si tout ce portrait est vrai de l'Italie, mais les Français peuvent-ils bien y reconnaître les entretiens de la bonne compagnie ? Et si, dans les conversations, le Français aime à briller et à plaire, n'y a-t-il point là, sauf exceptions, plus de vanité, de politesse et de sociabilité que d'érotisme ? Nous ne pensons pas que cette excitation continuelle dont parle l'auteur italien fasse le fond des conversations françaises : alors même que la galanterie y joue son rôle, on n'y prend pas les choses tellement au sérieux ni avec une telle frénésie. Gardons-nous donc d'exagérer l'érotisme prétendu *latin*, d'autant plus que, pour notre malheur, la gauloiserie n'est que trop du terroir celtique, sans qu'il nous soit besoin de rien emprunter à l'Italie ni aux Espagnols.

pour cette raison qu'il unit la violence immédiate de la réaction aux calculs à longue portée : — trait que nous retrouverons dans la criminalité italienne.

Chez l'Italien, la sensibilité esthétique s'est, comme nous l'avons vu, bien plus développée que chez l'ancien Romain. Elle a surtout acquis une sorte de largeur qui rend l'Italien moderne beaucoup plus propre aux beaux-arts, non seulement aux arts plastiques, mais à la musique et à la poésie. Le commerce constant d'une vive sensibilité avec la belle nature, joint à une intelligence amie de la forme et de l'ordre, devait développer à la longue le penchant esthétique. Raffiné et élégant, ayant plus que jamais le sens de l'harmonie dans les formes visibles, l'esprit italien devint essentiellement propre à la peinture. Qu'est-ce en effet qu'un peintre ? Est-ce un penseur pur et abstrait ? Non, sans doute. Un pur sensuel ? Pas davantage ; c'est un sensuel intellectuel, à qui la forme telle quelle ne suffit pas et qui lui demande d'être belle. Autant on en peut dire de la sculpture. Enfin, dans la musique, le langage de la passion s'ennoblit, se soumet à une règle d'harmonie, de proportion et de mesure. Sentir fortement et avoir en même temps l'intelligence satisfaite par l'eurythmie qui soumet tout à sa loi, tel est le plaisir que l'Italien cherche en ses mélodies à la fois passionnées et régulières.

Ce n'est pas sans vérité que les Italiens d'aujourd'hui s'attribuent à eux-mêmes, comme leur trait le plus commun peut-être le « goût de l'art », le sentiment du beau dans toutes ses manifestations, surtout les manifestations visibles ou sonores. Un tel sentiment se diversifie avec les diverses régions de l'Italie, mais il est toujours celui qui, avec plus d'intensité que les autres, unit entre eux les Italiens : « l'âme du peuple italien pourrait se définir, dit M. Viccoli, une manière commune de sentir le beau. » La communauté des sentiments est tellement plus intense que toute autre qu'elle suffirait, à elle seule, « pour constituer un lien puissant de nationalité ». Le goût classique renouvelé a plus d'une fois rapproché tous les Italiens dans un même sentiment national. C'est qu'en Italie le sentiment du beau, plus que tous les autres, a un vrai et propre office social. « Ce que notre peuple a de spiritualité, il le doit uniquement au sentiment artistique. »

L'ornementation, par exemple, qui à première vue peut paraître inutile, est appliquée par tous les Italiens à toutes leurs productions, même les plus humbles : du plus petit vase au plus grand édifice, il faut qu'ils ornent, il faut qu'ils embellissent, par un besoin de nature. Il y a là une des causes pour lesquelles l'art réaliste et objectif, au sens moderne, leur est plus difficile : dans leurs œuvres les plus réalistes ils révèlent encore, avec le goût d'embellir, un certain « sentiment intime, personnel », qui vient de leur individualisme et de leur manière propre de sentir le beau, objet du commun amour. Grâce à ce tempérament d'artistes, l'art musical, avec son caractère de spontanéité, de passion, de clarté et d'ornementation plus ou moins fleurie, a coopéré à la « solidarité des peuples d'Italie. » De là on peut conclure, avec les Italiens eux-mêmes, que les besoins esthétiques, plus encore que les besoins intellectuels, ont, pour leur part, favorisé l'unité nationale : ces besoins, en premier lieu, sont sentis du peuple entier, en second lieu, malgré la distance des siècles, ils constituent l'héritage le plus efficace des Romains et des Grecs. — En faisant la part des exagérations qui peuvent se mêler à une telle théorie, il est incontestable que nous sommes ici en présence d'un des traits les plus curieux de la sensibilité italienne.

II. — Sous le rapport intellectuel, les Italiens s'attribuent à eux-mêmes, comme penchant fondamental, la tendance innée à la contemplation du monde sensible. Le développement du système nerveux, sous un climat méridional et sous un ciel ensoleillé, les prédispose à cette sorte de sensualisme instinctif. De là résulte, pour l'intelligence néo-latine, la répugnance à séparer la pensée du réel, objet des sens. Chez les Italiens modernes, comme déjà chez les Romains, on trouve l'aptitude à l'observation, à la comparaison (qui empêche de ne voir qu'un côté des choses), l'amour des faits et le désir de mettre les idées en harmonie avec les faits. On trouve encore le sens de l'utile et, ce qui est qualité plus rare peut-être, le sens de l'inutile. Ajoutez l'instinct des compromis, une conception éminemment pratique de la vie, le besoin de « cueillir immédiatement les fruits de la méditation », d'extraire

l'avantageux du certain, au lieu de concentrer son énergie dans les sphères solitaires et pour ainsi dire mortes du sujet replié sur soi. Voir c'est savoir, savoir c'est prévoir, ainsi raisonne volontiers l'Italien. Il est positiviste de nature, tout en idéalisant l'expression, les formes, les sons, les paroles; car, ne l'oublions pas, c'est un positiviste artiste, et c'est ce qui fait l'originalité du génie national.

Au point de vue de la mémoire, l'Italien n'est pas comme le Français, qui oublie tout, — les maux plus que les biens, les injures plus que les bienfaits, ce qui lui a été pénible plus que ce qui l'a enchanté —, et qui aime si peu à faire repasser son esprit par des souvenirs désagréables. La longue rumination intellectuelle est une des caractéristiques de l'Italien : il a la mémoire longue, tenace, implacable; et mieux vaut, sur ses tablettes intérieures, figurer à la colonne des amis qu'à celle des ennemis.

Toutes ces tendances intellectuelles et sensibles, loin de se perdre à travers les âges, ont eu sans cesse l'occasion de s'exercer. Elles furent même, aux époques de trouble et de servitude, des moyens de conservation. Le professeur Carle, en son remarquable ouvrage sur la *Vie du droit*, la *Vita del Diritto*, soutient que l'intelligence italienne tient toujours du génie latin en ce que sa vocation véritable n'est ni la métaphysique, ni la spéculation abstraite, ni, d'autre part, l'observation menue et patiente des faits pour eux-mêmes, mais plutôt une certaine aptitude naturelle « à comparer entre eux l'idéal et le réel », ainsi qu'une tendance à « faire la part de la spéculation et celle de l'observation ». A vrai dire, la balance a fini par incliner plus vers le réel que vers l'idéal. La raison en est simple : les diverses formes de l'idéal ont successivement disparu en Italie, sauf l'idéal de la *forme* artistique. Si donc il est certain que l'Italien ne se perd pas, comme l'Anglais, dans l'analyse minutieuse des faits et conserve quelque esprit synthétique, il est non moins certain qu'il cherche la synthèse dans la généralisation plutôt que dans l'idéalisation. Plus encore peut-être que le Romain d'autrefois, l'Italien d'aujourd'hui est profondément réaliste. L'idée pure, qui charme l'Allemand, souvent aussi le Français, et même l'Anglais, « ne dit rien à l'esprit de l'Italien », il faut qu'elle prenne forme, qu'elle s'in-

corpore à quelque chose de visible, qu'elle acquière le relief et les solides contours de la réalité. Essayez d'exprimer dans la langue latine les abstractions où se jouaient les Grecs, vous êtes condamné à la périphrase ou au barbarisme. Certes, la langue italienne n'a plus ce caractère exclusivement concret : elle s'est pénétrée, plus même que toute autre langue, des termes de la théologie et de la scolastique ; mais l'abstraction et le vague n'en répugnent pas moins au génie net et précis de l'Italien. Les « choses » l'attirent. Objectivité, voilà sa dominante intellectuelle, que les Italiens opposent justement à notre habitude, si peu latine, de juger tout d'après une « mesure subjective ». Ce qui reste subjectif, chez l'Italien, c'est la direction du sentiment et de la passion, qui le fait vivre d'une vie plus concentrée qu'expansive. L'originalité même du caractère italien à nos yeux, et ce qui fait sa force, c'est cette combinaison d'une intelligence si objective avec une sensibilité très personnelle. Lors même qu'il semble se répandre au dehors, l'Italien vit le plus souvent en soi, il vit pour soi. L'Espagnol a une sensibilité du même genre, mais avec une intelligence qui se perd volontiers dans le royaume des chimères. « En Italie n'ont pas prise, comme chez les autres nations dites latines, les légendes chevaleresques <sup>1</sup>. »

Grâce à son intelligence avisée et pratique, l'Italien comprend tout, apprend tout, fait tout, est propre à tout. Il saura votre langue bien avant que vous commenciez à balbutier la sienne ; il vous aura percé à jour bien avant que vous ne commenciez à le connaître. Il saisit tout à demi-mot, à demi-geste, à demi-sourire, à demi-regard. Son esprit est nuancé ; il n'aime pas le oui ou le non, qui sont sans nuances, et préfère à la rigueur mathématique l'ondoiement de la vie réelle. Il est peu propre à la déduction mathématique, et ce n'est pas en Italie que vous trouverez l'étonnante lignée de mathématiciens que l'on rencontre en France. L'Italien est plutôt inductif, et encore moins inductif qu'observateur : c'est dans les sciences d'observation qu'il brille le plus. Son intelligence extrêmement compliquée tient à la fois de la

<sup>1</sup> Vitali, *Rivista italiana di Sociologia*, II, fasc. VI.

ruse du barbare et des raffinements du civilisé : la finesse instinctive s'y joint à la sagesse réfléchie. Pour cette sorte d'esprit, il n'y a rien de simple, rien de rectiligne, rien de complètement sûr ; le pour ne fait pas oublier le contre, la gauche ne fait pas perdre de vue la droite, le dessus ne fait pas négliger le dessous. C'est la vraie *circospection*, qui regarde en tous sens, attend pour se décider et prend pour maxime : — Il faudra voir !

L'excellent auteur de l'*Histoire des révolutions d'Italie*, Ferrari, oppose la simplicité de structure du Français à la complexité italienne. Le caractère du génie italien, selon lui, c'est précisément la complication jointe à l'agilité et à la prudence pratique ; on trouve ces qualités, dit-il, chez les anciens Romains comme chez les Papes, à Rome comme à Venise, dans la grandeur comme dans la décadence du pays : — « C'est là une des espérances de l'Italie. » Sur l'esprit de finesse, sur l'habitude d'avoir des arrière-pensées et d'en supposer chez autrui, les témoignages des Italiens eux-mêmes sont unanimes. « Dans un livre, disait l'abbé Galiani, les Français lisent le noir, les Italiens préfèrent lire le blanc ». En son ouvrage récent sur l'*Europa giovane*, M. Ferrero nous présente Mazarin comme un des types du *vrai Italien*, c'est-à-dire : « bourgeois et ennemi des armes par nature, mais grand politique ; astucieux, calculateur et patient, qui ne connaît pas les courtes colères, mais les longues rancunes ; qui sait supporter impassible un affront personnel, si pour le moment il a des fins plus hautes que la vengeance, qui sait se fixer un but et y tendre silencieusement, obstinément, à travers les détours les plus compliqués <sup>1</sup> ».

III. — Il n'est pas loin le temps où Gioberti, célébrant le *Primato* de l'Italie, déclarait que la plus grande qualité de l'homme est la volonté, — volonté patiente, tenace, énergique, constante chez l'Italien, tandis qu'elle est, selon lui, « faible et indocile chez le Français ». La volonté romaine subsiste, mais avec moins d'âpre énergie et aussi moins de dureté cruelle : il y a tout ensemble affaiblissement et adoucissement. Les longues révolutions

<sup>1</sup> Ferrero, *Europa giovane*, p. 7.

pouvaient-elles manquer de produire ici une certaine usure? Alfieri a beau dire que la « plante homme, *la pianta uomo*, naît en Italie plus forte qu'ailleurs », nous ne sommes plus au temps des vieux Romains.

Une qualité maîtresse est cependant restée chez nombre d'Italiens : le sang-froid; un sang-froid particulier, non pas celui des flegmatiques comme les Allemands ou les Anglais, mais la froideur apparente des bilieux à « sang chaud ». En d'autres termes, comme nous l'avons vu, le fond est ardent, mais d'une ardeur que le plus souvent la volonté règle. On pratique volontiers la maxime de Guichardin : « quelque certaine que vous paraisse une chose, réservez-vous toujours une chance pour l'événement contraire, si vous pouvez le faire sans gâter votre jeu ». L'homme de ce type est d'une souplesse telle qu'un habitant de Florence a pu dire : « Nous autres Italiens, nous n'avons pas d'épine dorsale ». La volonté n'abandonne jamais son dessein, mais elle sait différer l'exécution; l'Italien est né temporisateur, *cunctator*. Rien n'égalait la hardiesse romaine, sinon la précaution romaine. L'homme maître de soi ne s'aventure ni ne se précipite : craignant de se compromettre, il ne parle ni n'agit à la légère. Lent dans ses décisions toutes les fois qu'il le peut, mais prompt au besoin dans ses actes, il a pour principe que la première inspiration est rarement bonne et que, quand on a du temps devant soi, mieux vaut réfléchir. Si le Français est l'homme du premier mouvement, on peut dire que l'Italien, sauf dans le paroxysme de la passion, est l'homme du troisième. La *furia francese* ne plaît pas beaucoup plus à l'Italien que ne plaisait au Romain le *tumultus gallicus*.

Comme il se réserve en face des événements, il se réserve en face des hommes. Quand vous parlez à un Italien, examinez sa physionomie fine et réfléchie : que de fois il a l'air d'écouter intérieurement non ce que vous lui dites, mais ce que vous ne lui dites pas ! Ne vous laissez point tromper à certain flot de belles paroles qui semblent indiquer un goût d'épanchement : tout ce qui est extérieur et formel, tout ce qui est indifférent aux affaires propres de l'individu, tout ce qui lui semble beau d'une beauté impersonnelle, il le versera volontiers en discours

accompagnés de gestes ; mais, après deux heures de conversation, vous ne serez pas plus avancé qu'auparavant dans la connaissance intime de votre interlocuteur. La rhétorique et l'esthétique ne sont pas des révélations du fond de l'âme. L'Italien sait demeurer discret au milieu même d'un torrent de discours, il sait se taire en parlant beaucoup. L'art oratoire n'est fait ni pour livrer sa pensée, ni pour se convaincre soi-même, mais, ce qui est bien différent, pour persuader les autres, même de choses fausses, et surtout les amener à ses propres desseins.

La politesse de l'Italien est extrême ; courtois et patient devant l'étranger, il ne sourira pas des barbarismes ou solécismes dont votre conversation est semée. A l'égard de ses compatriotes, il se gardera de toute moquerie, il se défiera des traits d'esprit et coups de langue, qui peuvent amener des coups de poignard. Méfiant et subtil, il veillera sur toutes ses paroles. L'Italien n'entend pas la plaisanterie, à moins que ce ne soit sur les sujets les plus indifférents du monde ou les plus lointains, sur la pluie et le beau temps, sur ce qui se passe en Chine. Pour tout le reste, il est sérieux et veut qu'on soit sérieux. Aussi reprochera-t-il volontiers aux Français, avec Gioberti, leur « frivolité », qui fait qu'ils s'amuse d'eux-mêmes comme des autres qu'ils rient de leurs propres défauts ou de leurs propres mésaventures. De l'autre côté des Alpes, on dit volontiers : « Un tel est Sicilien, insulaire, donc fermé » ; à vrai dire, dans aucune région de l'Italie il n'est habituel de dévoiler étourdiment ses pensées intimes. On a trop vécu jadis dans une atmosphère de conspirations et de périls ; on a gardé dans l'esprit et les manières quelque chose de secret. Rarement on se livre. C'était le système de Mazzini : « donner à chaque personne un seul fil et conserver pour soi-même tous les fils en sa main ». L'amour des conspirations et l'habitude des sociétés secrètes sont en harmonie avec ces traits du caractère italien, comme avec les mœurs que l'histoire a développées. Encore aujourd'hui, on sait le rôle de la *Camorra* et de la *Maffia*<sup>1</sup>. Le grand exercice auquel la nation entière fut soumise pendant le moyen âge et la Renaissance, ce fut une lutte universelle pour asservir les

<sup>1</sup> Voir le livre de M. Alongi sur la *Maffia*.

autres afin de ne pas être asservi par eux, une immense compétition de ruse et de violence.

A la défiance mutuelle qui est si fréquente en Italie, comparez la confiance mutuelle qui est ordinaire en France, et vous verrez éclater la différence des caractères. Tout Italien étant un politique né, notre légèreté gauloise est pour lui un objet de stupéfaction et de secret dédain. Il y a longtemps que César se jouait de nos ancêtres si bouillants et si courageux, mais « simples et sans arrière-pensée ». Il savait comment les attirer dans un piège, où ils donnaient tête baissée. Dans la vie comme à la guerre, il y a des hommes d'entraînement et des hommes de tactique : appliquée à la conduite de chaque jour, la tactique est le triomphe de l'Italien.

Nous pouvons maintenant, d'après tout ce qui précède, comprendre combien est fort chez l'Italien le sentiment du moi. « L'individualité est son type » a dit un auteur d'outre-monts, — formule heureuse qui fait de ce qu'il y a de plus particulier, l'individuation, l'objet même de ce qu'il y a de plus général, le type spécifique. L'Italien est son espèce à lui-même. Retiré dans le for intérieur de ses sentiments propres, plutôt que de sa conscience morale, il veut être respecté au moins en paroles et en actions, sinon en pensées. Vous pouvez bien penser ce qui vous plaira, même de lui, mais ne lui touchez pas ! Vous pourriez avoir à regretter un mot, fût-il le plus spirituel du monde, si ce trait d'esprit touche à sa personnalité.

Un autre auteur remarque avec perspicacité que, si les foules sont moins criminelles en Italie qu'ailleurs, malgré l'énorme criminalité générale, c'est que « même dans le délit, l'Italien est plus individualiste ».

Son grand défaut est de n'avoir, qu'en une mesure insuffisante hors des questions d'intérêt, l'esprit de solidarité humaine : « C'est ce qui nous rend si tolérants pour les coupables, quand nous ne voyons pas en eux *notre* ennemi individuel ». Aux Italiens manque aussi le sentiment de solidarité avec les descendants : « par orgueil ancestral et par paresse, nous sentons seulement avec les ancêtres<sup>1</sup> ».

Par rapport au reste de l'humanité, l'Italien ne connaît

<sup>1</sup> *Viccoli, Ibid.*

pas cet esprit de prosélytisme que le Français pousse jusqu'à la manie : il n'éprouve nul besoin de convertir les autres ni à ses idées ni à ses sentiments ; il demande qu'on le laisse tranquille et il laisse les autres tranquilles, tant qu'ils ne font rien qui entrave ses desseins. Il ne tient pas à rayonner jusqu'en autrui ni à recevoir en soi les épanchements des autres : sa vie, encore une fois, ne tend pas à l'universalité, mais à l'individualité.

La plupart des psychologues italiens s'accordent à reconnaître dans leur pays, comme contraste avec l'antiquité romaine, cet excès d'individualisme qui finit par se mettre souvent en opposition avec la discipline sociale. Déjà le Tasse disait :

Alla virtù latina  
O nulla manca, o sol la disciplina.

M. Garofalo avec quelque exagération peut-être, ajoute que, pour ce peuple, toute coercition de la part de l'autorité est une vexation intolérable. « Il n'y a pas d'exemple en notre pays d'un règlement quelconque auquel on obéisse tranquillement. » Chaque année, beaucoup d'agents de police, « victimes ignorées du devoir, tombent sous le couteau des scélérats, qu'ils avaient surpris en faute ». Quelque nouvelle loi qu'on fasse, « notre peuple ne se préoccupe que d'une chose : trouver le meilleur moyen de l'éluder. L'intolérance de tout frein est une des caractéristiques de l'Italien ; seul le service militaire, avec ses peines sévères et immédiates, parvient à en triompher pour quelques années. L'Italien, à tous les moments de sa vie, veut faire seulement ce qui lui plaît ».

Appliquées au travail, les qualités générales de l'Italien, comme celles du Romain, sont des plus précieuses. Malgré le préjugé contraire, il est laborieux (beaucoup plus que l'Espagnol), sauf dans quelques villes ou provinces du Midi ; son labeur est régulier, son régime d'une tempérance exemplaire. La sobriété physique et morale du vieux Romain est restée un trait dominant de l'Italien moderne. « Il vit de rien et aspire à tout ». On sait qu'à côté des *latifundia* il y a en Italie une abondante population inoccupée, qui, sous la pression de la misère,

émigre temporairement ou pour toujours ; or, pourquoi le paysan italien qui émigre est-il vu souvent d'un mauvais œil, en Europe comme en Amérique, et traité comme étant de « race inférieure » ? Une des principales raisons, c'est qu'il travaille trop pour de faibles salaires. « Il est donc capable de travailler ! » dit avec raison M. G. Fiamingo. En fait, pour la besogne et la sobriété, l'Italien rivalise « avec le Chinois ». Il y a des vertus qui, aux yeux des concurrents, deviennent des vices.

M. Ferrero prétend qu'« un Italien vaut plus qu'un Allemand, mais que quatre Allemands *ensemble* valent plus que douze Italiens pris un à un<sup>1</sup> ». S'il en est ainsi, c'est simplement parce que les Allemands, comme les Anglais, savent diviser les tâches et, en même temps, unifier les buts, tandis que le néo-Latin, ayant le sentiment d'une intelligence souple et capable de tout, prétend tout faire par lui-même et à lui seul.

Dans les questions où l'intérêt et la passion ne sont pas en jeu, le néo-Latin bénéficie de l'union qui existe entre une intelligence très lucide, une sensibilité très vive, une volonté forte et patiente. L'impartial Kant admire avec raison « ce sens profond du beau, cette disposition de la sensibilité à jouir des émotions grandioses et sublimes, en tant toutefois qu'elles sont compatibles avec le beau ». De même, dit-il, que la vue qui s'ouvre du haut des Alpes offre, dans les riantes vallées, quelque chose qui provoque au courage et quelque autre chose qui invite au repos, il y a chez l'Italien un mélange d'énergie et de calme.

Les mœurs de la Péninsule n'ont jamais admis, parmi les jeux populaires, les courses espagnoles de taureaux, pour lesquels l'Italien artiste professe le plus profond mépris. Il a pourtant le goût des spectacles et le besoin de paraître lui-même en spectacle : il veut voir et être vu. Mais il veut voir de belles choses, entendre de belles paroles et de belle musique. Voyez dans les bourgs d'Italie ces affiches où les mots sont tracés au pinceau sur du papier rouge, pour faire l'économie de l'imprimerie. Quelque humble troupe de comédiens ambulants vient donner

<sup>1</sup> *L'Europa giovane*, p. 376.

des représentations, et que lisez-vous en grosses lettres ? — *Norma* ou quelque autre tragédie. C'est comme si en France d'humbles comédiens de passage jouaient *Athalie*.

Pour revenir à Kant, il reproche aux Italiens leur sensualisme, leur formalisme ; il constate leur esprit utilitaire. A ses yeux, c'est un trait distinctif que l'invention du *change*, de la *banque* et de la *loterie*. Kant a raison. Qu'étaient les Médicis eux-mêmes ? Des banquiers qui, par force et surtout par adresse, devinrent les premiers magistrats, les vrais souverains de la cité, entretenant autour d'eux poètes, peintres, sculpteurs, savants. Le bon Gênois Christophe Colomb écrit : « L'or est ce qu'il y a de plus excellent : avec l'or on forme un trésor, et celui qui le possède peut se procurer tout au monde : il parvient même à forcer pour les âmes l'entrée du paradis ».

On peut regretter, avec Kant, de ne pas retrouver là-bas « l'esprit français de sociabilité et de société » ; mais comment cet esprit se serait-il développé au milieu de l'universelle défiance à laquelle fut condamnée la malheureuse nation ? Kant compare les conversations italiennes à une bourse où la dame de la maison fait déposer à chacun quelque chose à dépenser pour se communiquer les nouvelles du jour, « sans du reste que l'amitié y soit pour rien ». Toutefois, depuis le relèvement de l'Italie, la tension est moins grande dans les rapports sociaux, la confiance reparait peu à peu ; mais ce n'est pas encore dans ce pays qu'on rencontrera une vie expansive et communicative. « Très peu de salons, disait Taine ; l'esprit de société manque, et on ne s'amuse guère ». Une autre circonstance mortelle à l'esprit de société, selon Taine, c'est le manque de laisser-aller : on se surveille trop soi-même et on est trop surveillé.

Que le peuple italien ait fini par montrer l'envers de ses qualités, c'était chose inévitable. L'extrême souplesse pratique risque, chez certains, de dégénérer en astuce ; la modération peut avoir sa perfidie ; l'individualité, si elle est trop fermée, peut devenir égoïsme ; le respect exagéré du fait peut rendre insensible aux idées. Mais, sur les défauts possibles d'un tempérament à la fois passionné et concentré, nous préférons laisser la parole aux Italiens

eux-mêmes : mieux que personne ils ont su peindre leurs défauts, leurs périls moraux, si l'on préfère. Souvent même ils les ont grossis, car, étant artistes et quelque peu portés à l'exagération, comment n'auraient-ils pas accusé à l'excès certains traits de leur physionomie historique ? Mamiani reproche à ses compatriotes leur tendance à l'amour de soi, à l'envie, à la discorde ; il leur déclare que le moyen de s'élever au-dessus de ces sentiments est de poursuivre quelque chose de généreux, d'idéal et de poétique. Ferrari, après nous avoir dépeint la « fausse légèreté » du Vénitien, la « badauderie affectée » du Milanais, le « calme violent » du Romagnol, la « finesse captieuse » du Florentin, la « perspicacité arabe » du Sicilien, ajoute que toutes ces physionomies reflètent avec une facilité inconnue aux autres peuples, « cet incompréhensible mélange d'ironie et de sérieux qui se joue de toutes les idées et de tous les combats » et dont l'Arioste, dans son poème, nous a donné le type accompli<sup>1</sup>.

Un des plus curieux portraits des Italiens par un Italien parut dans le *Paris-Guide*, publié en 1867 avec la collaboration de Victor Hugo, de Littré, de Sainte-Beuve, de Th. Gauthier ; il était dû à l'historien distingué et député Petruccelli della Gatina. Selon cet observateur, qui ne manque ni de force ni de finesse, les Italiens ont toutes les aptitudes. Ils sont habiles et travailleurs ; la proverbiale fainéantise italienne est « une fadaise de touriste, qui donne la dernière touche au tableau convenu du ciel toujours bleu, de l'air parfumé, de la femme facile, du brigandage universel, etc. La vérité est que l'Italien voit dans l'épargne « son indépendance et la défense de sa fierté, deux sentiments bien profonds dans l'âme italienne, quelles que soient la forme et l'attitude que les circonstances lui imposent ». Le caractère italien, selon une curieuse définition de M. Petruccelli, est « intérieur, psychologique », plutôt qu'extérieur. N'entendez pas par là que l'Italien soit psychologue ; il l'est quand il s'agit de politique, soit publique, soit privée, mais ni la philosophie italienne, ni la littérature italienne n'ont proprement la marque psychologique. Il s'agit ici, simplement, de ce genre d'intérior-

<sup>1</sup> *Histoire des révolutions d'Italie*, t. IV, p. 242.

rité qui consiste à ne pas livrer son moi. « Ce caractère *psychologique* », continue M. Petruccelli, l'Italien le conserve soigneusement, même à l'étranger, tout en revêtant souvent la forme extérieure du peuple au milieu duquel il habite ». Dans une peinture à la fois humoristique et sérieuse, M. Petruccelli nous représente l'Italien comme ne hasardant rien, n'aimant pas le faste improductif, confiant sans restriction en lui-même, ayant horreur des chances de l'avenir, « courant après le positif légèrement idéalisé par le désir » — une formule charmante ! — l'imagination « bornée à la sphère du visible », la convoitise « arrêtée aux bornes de la sécurité du lendemain ».

Tout en faisant la part des exagérations auxquelles s'abandonnent volontiers les peintres des peuples, comme les peintres des individus, il est difficile de méconnaître même sous l'ironie une part de vérité. Se méfiant de tous et de tout, « sevré du criterium du bien et du mal, ayant des notions confuses du droit et du devoir », l'Italien, à en croire M. Petruccelli, adopterait dans toutes les opérations de la vie le faux nez de Machiavel. « A l'étranger, il couvre en outre ce faux nez d'un autre : celui des convenances du milieu ambiant où il vit ». Qu'il s'estime ou non lui-même, « rarement l'Italien estime les autres, bien qu'il en ait presque toujours le semblant. » Son « individualité est si forte », que les liens de la famille eux-mêmes sont « peu resserrés et n'exercent aucun entraînement sur lui ». L'amitié est, pour l'Italien, à cause de cela, « une fonction économique, un échange de services plutôt qu'une fonction du cœur<sup>1</sup> ». M. Petruccelli expliquait par la longue tyrannie de l'Église et de l'étranger ce « double jeu, si antithétique » du développement extérieur et du sentiment intime. « L'Italien a presque toujours un masque. Son masque n'est presque jamais beau. Mais le visage qu'il couvre est peut-être un des plus dignes des races européennes. Son monde moral ne ressemble pas exactement à celui que la conscience des autres peuples a consacré. Je ne veux pas me prononcer sur la valeur intrinsèque des deux ; je constate seulement que l'éthique italienne est la moins catholique de l'Europe.

<sup>1</sup> Taine a dit également, après Stendhal : « Dans ce pays, on n'a guère d'amis ; partant la seule occupation est l'amour. »

Machiavel l'a dit : la faute en est à l'Église temporelle. »

L'écrivain que nous venons de citer allait jusqu'à prétendre, avec une exagération visible, dans des pages qui s'adressaient aux Français de 1869 : « Entre le Français et l'Italien il n'y a aucune harmonie de conscience ; ou bien l'Italien a cessé d'être en harmonie avec la conscience de son pays, et on le flétrit alors dans la Péninsule presque comme un rénégat ». C'était pousser à l'extrême l'avertissement donné aux Français. « L'avenir de l'Italie, concluait M. Petruccelli, est tracé comme une raie dans le bronze : « alliance *économique* avec la France, alliance *politique* avec la Prusse ». Ce plan, qui fut suivi, était lui-même un chef-d'œuvre de politique italienne : utiliser l'argent de la France pour se préparer à lui faire la guerre.

Si nous résumons tous les traits de physionomie que nous avons passés en revue, le caractère italien nous apparaîtra comme un mélange de rudesse *barbare*, due à la persistance effective d'une certaine barbarie dans maint endroit de la péninsule, avec un *raffinement de civilisation*, dû aux effets d'une longue *culture intellectuelle* et à ceux d'une longue *politique*, d'abord *guerrière*, puis *sacerdotale*. On rencontre ainsi tout ensemble, en Italie, je ne sais quoi d'arriéré et je ne sais quoi de décadent, ce qu'il y a de plus attardé à côté de ce qu'il y a de plus avancé. De tout temps, d'ailleurs, le lien politique et social avait été lâche dans l'Italie du moyen âge et de la Renaissance. Nulle part les passions humaines ne furent « plus débridées », ne se donnèrent plus libre cours. Il y avait jadis des parties de la péninsule livrées à la sauvagerie. Burckardt raconte qu'au quinzième siècle, dans certaines régions de l'Italie où ne pénétrait pas la culture, les gens de la campagne tuaient régulièrement tout étranger qui tombait entre leurs mains. Cette coutume existait notamment dans les parties reculées du royaume de Naples. Les meurtres et les empoisonnements, dit Dubarry dans *le Brigandage en Italie*, étaient devenus si fréquents que le mot *Italien* était, à l'étranger, synonyme d'empoisonneur. Nous avons vu comment la Renaissance mit le comble à la fureur homicide : toutes les villes se faisant réciproquement la guerre, chaque commune déchirée par des factions qui se poursuivaient l'une

l'autre d'une haine sanguinaire <sup>1</sup>. L'Italien du peuple, surtout dans le centre et dans le midi, est resté brutal; il maltraite souvent les animaux. En Sicile, dit M. Alongi dans son livre sur la *Maffia*, on voit des mères, pour corriger leurs enfants, les poursuivre et en pleine rue les mordre au visage, aux bras ou aux jambes, jusqu'au sang. Entre hommes et femmes, en Sicile, la menace la plus commune en cas de dispute est celle-ci « *Ti ain a mangiari lu cori, de tra mi uni ain a biviri lu sanga* (je veux te manger le cœur et boire ton sang). » On a vu des assassins boire ou lécher le sang de leurs victimes, comme des cannibales. Ce sont là restes de sauvagerie qui font contraste avec la culture des classes supérieures et avec les instincts artistes de la masse.

En résumé, invasion et mélange de barbares, lettres et arts gréco-romains, catholicisme, longues mêlées du moyen âge et de la Renaissance, suprématie du pape et des jésuites, tout cela a produit une mixture originale des qualités les plus précieuses et des vices les plus dangereux. Et ce sont, en somme, les qualités qui l'emportent. « J'aime les Italiens, disait le sculpteur Greenough. Si tout autre peuple avait été soumis à autant d'années de servitude et de dépravation qu'en a subies l'Italien, peut-être serait-il aujourd'hui semblable à la brute et garderait-t-il à peine trace de visage humain. »

<sup>1</sup> Encore aujourd'hui, d'un village à l'autre, les haines régionales sont fréquentes. Dans le Latium, à 20 et 30 kilomètres de Rome, il est des petites villes dont les habitants mettent à se détester et à se nuire un acharnement féroce. Le dimanche, les jeunes gens de chacune de ces villes se réunissent parfois en bandes et se battent à coups de pierres ou de fusil, comme, au moyen âge, ils eussent pu le faire à coup de hallebardes. Il y a quelques années, il y eut une réconciliation publique et solennelle entre deux de ces villes, l'Ariccia et Genzano; on y établit une sorte de trêve de Dieu. Ailleurs, dans les Romagnes, par exemple, c'est la politique qui provoque la « rage homicide »; les partis, dans cette contrée, dégénèrent en de véritables factions qui luttent entre elles non à coups de bulletins de vote, mais à coups de revolver ou de poignard. (Voir l'étude de M. François Carry sur *la Criminalité en Italie*, dans le *Correspondant*, année 1895.)

## IV

## TENDANCES PSYCHOLOGIQUES DE LA NATION ITALIENNE

Si nous passons des individus à l'État, nous retrouvons le même caractère agrandi. Conquérant, politique, législateur, voilà en trois mots, comme on l'a vu, l'État romain. Conquérant, le peuple italien ne peut plus l'être, du moins de la même manière, mais il est resté toujours envahissant. Le souvenir de la domination romaine est encore étonnamment vivace au cœur de cet État, et Gioberti a des raisons de dire : « *Il primato è il dogma dell' Italianità.* Si le peuple romain était législateur, le peuple italien est plutôt légiste et crimino-légiste. Jupiter Capitolin ne donnant plus la loi au monde, l'Italie ne pouvait plus avoir les grandes vues juridiques de ses ancêtres : l'horizon s'est nécessairement rétréci.

Malgré son génie réaliste et pratique, le Romain avait, nous l'avons vu, l'amour de la généralité et même de l'universalité ; ce sentiment dut s'affaiblir chez l'Italien moderne, qui, n'ayant plus le grand rôle de ses ancêtres, ne pouvait manquer de devenir, comme on l'a vu, beaucoup plus individuel. A mesure que tout se morcelait, les sentiments perdirent leur ancienne convergence vers un seul et même but : grandeur de la patrie. Dans l'Italie déchirée par les factions, chacun luttant contre les autres, le souci de la communauté s'amointrit peu à peu au profit du moi, devenu à lui-même son seul soutien. Ainsi se produisit à la longue, chez des caractères naturellement concentrés, une concentration nouvelle, une croissante gravitation sur soi. C'est, pour le psychologue et le sociologue, le résultat le plus important et le plus général des diverses crises traversées par la nation italienne, qui furent des crises sociales.

Dans l'ordre politique, quelque chose devait aussi se perdre à la longue de ce que les Romains avaient eu de génie et de puissance. Où est aujourd'hui cette sorte de foi politique si profonde qui, dans la Rome antique, était devenue une vraie religion, pour ne pas dire la seule religion ?

M. Mariano avoue que, en fait de politique, la nation est éminemment désabusée ; elle a trop vu de révolutions, elle en a trop souffert ; elle n'attache de valeur absolue à aucun moyen de gouvernement : la fin est tout, il faut réussir. Le scepticisme la sauve de notre radicalisme. A l'inverse du Français, l'Italien qui se déclare le plus radical ne perd jamais le sentiment de la mesure et de la modération. Il n'est ni « simpliste » ni rectiligne ; il croit qu'en politique la ligne courbe est le plus court chemin d'un point à un autre. Si l'Italien moderne n'a plus le puissant génie d'organisation qui caractérisait les Romains, ce qu'il a conservé, peut-être accru (comme sa ressource suprême), c'est l'art politique d'arriver à ses fins, la pénétration, l'adresse à cacher son jeu, toutes les ruses de la diplomatie. Macaulay, qui ne se laissa pas séduire aux théories devenues courantes sur la prétendue communauté des nations néo-latines, remarquait que le courage militaire, « qui fait l'orgueil du frivole et bavard Français, comme du lourd Allemand, de l'arrogant et romanesque Espagnol », était généralement « dédaigné de l'Italien positif et calculateur » : là où on peut réussir par adresse politique, pourquoi employer la force ? Comme Machiavel, l'Italien estime volontiers que « des revendications réitérées finissent par constituer des droits », comme Guichardin, « que l'on crée le succès en répétant qu'il existe » ; d'où il suit qu'il ne faut jamais se lasser de demander, de réclamer, de s'attribuer la chose d'avance comme si elle était sienne. Les Romains connaissaient déjà le procédé ; parmi les Néo-Latins, l'Italie seule le conserve, — et c'est parmi les Anglo-Saxons qu'il atteint un développement incomparable : voyez les Anglais !

L'esprit politique italien a un souverain dédain non seulement pour « la logique mise au service de la passion », que reprochait Cavour à la nation française, mais même pour la logique mise au service des idées, qui est bien aussi une habitude française. L'Italien, lui, trouve que le raisonnement est excellent pour détruire, nullement pour créer ; que la politique vit de deux espèces d'illogismes, le grand et le petit : l'un, propre à tous les vrais hommes d'État, consiste dans la persuasion qu'on ne peut appliquer la rigueur des raisonnements aux faits, parce que la nature est pleine de contradictions et que la société ne se déve-

loppe pas selon la perfection des formes géométriques ; l'autre, le petit, est l'illogisme des partis ayant à défendre un intérêt matériel, et qui emploient le raisonnement à déduire les conséquences avantageuses pour eux, en ayant bien soin de négliger les désavantageuses<sup>1</sup>. Que la logique humaine ne fasse pas violence à la vie !

La méthode politique de l'État italien, selon Gioberti, c'est « une grande prudence jointe à une grande audace », tandis que la méthode française est la témérité imprudente. Napoléon dut ses victoires à la première méthode, sa chute à la seconde, à cette *furia* qui agit « par des mouvements brusques, emportés, cassants, désordonnés ». *Suaviter et fortiter*, la célèbre congrégation n'est pas sans avoir exercé sur le caractère italien une longue et profonde influence.

Les jugements des historiens sur la politique italienne sont sans nombre et, en somme, assez uniformes. D'après l'historien allemand Léo, « l'Italien emploie les autres hommes plutôt qu'il ne se livre à eux ; en toute circonstance, il sait être libre à leur égard ; il les considère comme des instruments ». L'homme d'État autrichien qui fut le confident et l'ami de Maximilien dit, dans son livre intitulé *Le dernier des Napoléon* : « Pour vous détruire, l'Italien se fera plus pieux que le pape, plus humble que l'esclave, plus dévoué que le dévouement, jusqu'à ce qu'il vous ait attiré dans son nœud coulant. » En ce qui concerne l'ambition, le sens réaliste, l'habitude de ne reculer ni devant l'emploi de la force ni devant celui de la ruse, la patrie de Machiavel a le droit de se comparer elle-même à celle de Frédéric II. Ce dernier affectait cependant à son égard un dédain tudesque : « plus de ruse que d'intelligence, de l'avarice et de l'ignorance, beaucoup de superstition et pas de vraie religion, voilà l'Italie ». Portrait satirique. Avec le même sans-gêne, Napoléon écrivait au général Junot : « Le rapport du major du 42<sup>e</sup> est d'un homme qui ne connaît pas les Italiens, qui sont faux. Séditieux sous un gouvernement faible, ils ne redoutent et ne respectent qu'un gouvernement fort et vigoureux ». Les Italiens comme les Allemands reproduisent assez volontiers aujourd'hui la boutade où Schopenhauer dit que les Français sont pour l'Europe

<sup>1</sup> Ferrero, *L'Europe giovane*, p. 63.

ce que les singes sont pour l'Amérique ; ils oublient d'ajouter que le même philosophe misanthrope faisait profession de « mépriser la nation allemande à cause de sa bêtise infinie », et qu'il reprochait aux Italiens de son temps une certaine impudeur qui fait que l'on ne se considère « ni trop mauvais pour rien, ni trop bon pour rien ». « Quiconque a de la pudeur est pour certaines choses trop timide, pour d'autres trop fier. L'Italien n'est ni l'un ni l'autre ». La satire a partout lieu de s'exercer.

Un objet d'ironie et de critique de la part de nos voisins, c'est notre « humanitairerie » et, d'une manière générale notre « sentimentalisme », notre « cosmopolitisme » d'où résulte à leurs yeux notre manque de sens politique. Sous ce rapport, où nous sommes si peu Latins, Gioberti se moquait de notre « amour des antipodes et du genre humain », substitué souvent à l'amour de la patrie. L'Italien est bien cosmopolite, lui aussi, mais avec cette nuance, a-t-on dit encore, que le cosmopolitisme français veut mettre la France au service de l'humanité, tandis que le cosmopolitisme italien, comme celui des Romains, veut faire servir l'humanité à la grandeur de la patrie<sup>1</sup>.

A mesure que l'État italien a retrouvé son unité, le dévouement à la patrie y a fait de très grands progrès. « Il n'y a rien, a-t-on dit, que l'Italien ne puisse faire, mais, du plus vil au plus élevé, il est toujours patriote ». Louis Ferri rappelle que les histoires de Florence, de Venise, du Piémont et de Gènes fournissent de magnifiques exemples, non seulement de vertu individuelle, mais aussi d'héroïsme de la part de peuples entiers. Aux moments critiques, quand la liberté était en question, on a vu de magnanimes efforts en Sicile et à Naples. Les populations mêmes de l'Italie centrale, que la diplomatie de la première moitié du siècle représentait comme absolument indisciplinées et impropres à la liberté, « prennent aujourd'hui leur part, comme le reste, sans résistance, dans les sacrifices, pourtant si lourds, imposés au jeune État ».

L'imagination méridionale, jointe au souvenir de la

<sup>1</sup> A. Brachet, *L'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas*; livre trop pessimiste où les documents abondent, mais qui n'a pas mis en lumière les beaux côtés du caractère italien.

grandeur passée, expose l'Italien, comme l'Espagnol, à la mégalomanie. De l'étonnante fortune due par l'Espagne à la conquête de l'Amérique était resté, dans l'imagination espagnole, l'amour de l'improvisé, la perpétuelle attente du coup de théâtre ; c'est pourquoi, a-t-on dit, la loterie a toujours eu tant de succès en Espagne. Son succès n'est guère moindre en Italie. De plus, dans ce dernier pays, l'orgueil de la domination romaine entretient le rêve perpétuel d'un nouvel empire latin. Comment empêcher un peuple qui a eu de grandes destinées de conserver toujours les grandes ambitions ? Si la France, pas plus que l'Italie, n'oublie son histoire glorieuse, croit-on que l'Anglais ou le Germain soient plus portés à l'oubli ou à la modestie nationale, à l'amour sobre de l'*aurea mediocritas* ?

## V

## LES SCIENCES, LA PHILOSOPHIE, LA MORALE, LA SCIENCE SOCIALE EN ITALIE

Dans le domaine des sciences et de la philosophie, le mélange d'aptitudes diverses aboutissant à l'équilibre devait produire, chez les Latins et Néo-Latins, l'aspiration encyclopédique. Il leur est d'ailleurs difficile de suivre une seule ligne de travail, dit Louis Ferri, « principalement si elle est d'ordre subjectif et sépare violemment l'intellect de ses objets les plus naturels ». Pourquoi les compatriotes de Galilée se sont-ils montrés plus particulièrement propres à l'étude des sciences physiques ? C'est que les symboles objectifs de ces sciences sont aussi inséparables de la réalité sensible qu'appropriés à la « contemplation intellectuelle du monde ». Campanella, ayant eu connaissance des idées de Galilée, l'engageait à les réduire en un système ; on sait que le grand savant refusa : « Je préfère un petit nombre d'émotions certaines à des doctrines spécieuses et problématiques ». Plus fidèle que Campanella au vrai génie de sa race, Galilée instituait la conception et la pratique de la méthode expérimentale.

L'esprit latin « fermement appuyé sur le monde objectif », n'est pas resté sans défiance à l'égard de la spéculation

métaphysique. Les philosophes de Rome et de l'Italie sont, de tous, les plus étrangers à ce que les Allemands appellent le transcendantalisme, de même que, nous l'avons vu, les mystiques italiens furent les plus raisonnables et les plus modérés de tous.

A l'esprit grec d'analyse subtile s'opposait l'esprit romain de coordination et de généralisation. A la spécialité qui se confine en une étude limitée, le Romain préférait, dans le savoir comme dans la politique, les vues universelles. Le spécialiste risque de trop oublier, dans son domaine particulier, cette valeur sociale que le Romain avait pour but et qui confère aux travaux, sinon une sorte d'universalité objective et métaphysique, du moins une universalité humaine, — analogue à la synthèse subjective dont parle Comte.

Plutôt éclectiques et conciliateurs que systématiques, les Latins et leurs successeurs ne pouvaient guère s'élever à ces grandes constructions de la philosophie qui sont le développement d'une seule idée maîtresse. C'est un Celte, Scot Erigène, qui donna la première impulsion au néo-platonisme du moyen âge ; c'est un Germain, Nicolas de Cuss, dont le néo-platonisme commença la métaphysique de la Renaissance. Les trois grandes doctrines relatives à la nature des idées générales avaient eu pour initiateurs trois Français : Roscelin, Guillaume de Champeaux, Abailard. Les Italiens n'en ont pas moins eu une sorte d'inspiration philosophique générale, qu'ils ne séparent jamais de la faculté poétique. Dante, Léonard de Vinci, Michel Ange, Pétrarque, Bruno en sont les plus glorieux exemples. Au lieu de ramener par l'analyse le procédé artistique aux conditions les plus profondes de la pensée et du sentiment, la philosophie italienne, comme avait déjà fait la grecque, tend à ériger le procédé artistique en moyen d'explication universelle ; elle conçoit le monde entier, à la façon de Platon, comme une œuvre d'inspiration poétique, imitation et réalisation du beau. Le platonisme a d'ailleurs exercé une durable influence sur l'âme italienne par sa conception de la beauté et de l'amour. Quand il se fut joint à l'influence des troubadours et de la chevalerie, — influence en grande partie française — ne vit-on pas le platonisme aboutir à la déification du sexe féminin ? Le beau

et l'amour jouent un tel rôle dans la littérature italienne, qu'il suffit de rappeler « la triade de Dante, Pétrarque et Boccace », pour comprendre comment la littérature d'amour, comment la philosophie même dut se diviser entre les tendances idéalistes et les tendances réalistes. Pour Dante, l'amour est à la fois « une faculté morale et esthétique, un principe théologique et cosmologique ». Pour François d'Assise, l'amour est une force à la fois humaine et divine, il est la puissance créatrice et conservatrice, et la morale n'est que l'universalité de l'amour. Les idées de Pétrarque sur l'amour sont connues; le dialogue de Tullia d'Aragon roule sur l'« infinité de l'amour »; la même conception se retrouve en Campanella; enfin la puissance de l'amour est le sujet même des *Eroici furori*.

Ce qui caractérise la morale enseignée par les philosophes d'Italie, c'est de prendre pour bases les doctrines de l'hédroïsme et de l'utilité sociale, mais en y superposant d'ordinaire les idées de beauté et de bonheur. Dans son discours sur le sens moral des Italiens, Mamiani remarque que, si leur vie subjective manque de profondeur et de continuité, ce défaut trouve une certaine compensation dans leur sens esthétique, qui voit le bon dans le beau plutôt qu'il ne le reconnaît en lui-même et à part de la beauté. Ce qui devait l'emporter chez des esprits éminemment positifs en même temps qu'artistes, ce n'est pas « l'impératif catégorique » de Kant, mais bien plutôt la théorie aristotélique du bonheur. Si donc il est vrai de dire que la philosophie italienne subordonne la morale à l'esthétique, il n'est pas moins vrai d'ajouter qu'elle subordonne l'esthétique à l'eudémonisme.

Plus qu'à la psychologie et à la morale, le génie latin est apte à la sociologie. Nouvelle de nom, cette science fut toujours cultivée en Italie : Vico ébaucha les principes et les lois qui, dans le cours de l'histoire, règlent les multiples manifestations des groupes humains; tous les maîtres italiens de la science politique ou juridique ont travaillé à la solution des problèmes sociologiques. Les études relatives à la législation, à ses principes et à ses effets sociaux, ont jusqu'à nos jours continué d'être très florissantes en Italie. Bello et Gentile avaient été jadis les précurseurs de Grotius. Vico définissait le droit : l'utilité

naturelle soumise à une règle éternelle de mesure. Romagnosi et Rosmini se préoccupèrent également et de « l'utilité » et de la « proportion ». M. Puglia observe avec raison que le génie positif des Latins n'a jamais pu, dans l'idée du droit, « faire abstraction de l'utile, tandis que le Français le peut ». Il y a bien pour les deux peuples un élément idéal inhérent au droit, mais, pour l'un, c'est la liberté, avec l'égalité qui en dérive, pour l'autre, c'est « la proportion », qui assure le succès<sup>1</sup>. Cette préoccupation d'une mesure et d'une proportion exacte a inspiré aussi et les travaux de Beccaria et les études récentes des Italiens sur les facteurs anthropologiques, physiologiques et sociaux du crime : il s'agit toujours là d'établir un rapport rationnel entre le délit et le remède juridique. On reconnaît assurément, dans les belles études de « la criminologie positive », l'esprit pratique de l'Italie.

## VI

### LA CRISE MORALE EN ITALIE

En Italie comme en France, il existe une crise morale compliquée par la crise religieuse, par la *miscredenza*. L'Italie a conquis son unité politique aux dépens de ce qui lui restait de sa vie religieuse, que l'influence du catholicisme romain avait fini par confondre entièrement avec la vie morale. Déjà, nous l'avons vu, la religion n'était guère intense outre monts, si on la fait consister dans la ferveur de la foi intérieure ; elle se réduisait presque au culte et aux œuvres. C'était encore beaucoup, puisqu'il y avait là une règle morale et sociale, qui empêchait des esprits à la fois positifs et passionnés de tomber dans un matérialisme complet. En notre siècle, par la force des choses, la lutte s'est produite entre la royauté et la papauté. Or la royauté n'a pas seulement renversé la

M. Puglia veut d'ailleurs voir, bien à tort, dans la jurisprudence « la manifestation la plus élevée de la pensée philosophique ». Par là, il se montre lui-même très Latin, un peu trop préoccupé de l'application des idées à la réalité positive. Pour notre part, nous préférerions moins de légistes, plus de moralistes et de métaphysiciens.

puissance temporelle du pape : son triomphe a eu pour effet, dans la masse du peuple, — étrangère à toute croyance philosophique, sociale, humanitaire, — d'ébranler la puissance spirituelle du christianisme même. On prétend qu'un homme d'état anglais disait à un ministre italien : « Je considère comme impossible à une nation de subsister sans une base religieuse, quelle qu'elle soit », et le ministre de répondre : « Nous autres Italiens, nous sommes en train de tenter l'expérience ».

Si la base théologique du devoir ne paraît pas aux philosophes absolument nécessaire, ou si du moins elle ne doit pas l'être toujours, nul philosophe, pourtant, n'admettra qu'une nation puisse vivre sans une foi morale ou sociale, sans une religion laïque de la justice et de l'humanité. En France, après l'ébranlement des croyances catholiques nous avons eu une foi humanitaire que le dix-huitième siècle et la Révolution avaient développée ; nous avons eu une religion du « droit » et du « progrès ». « O France, terre de l'enthousiasme ! s'écriait M<sup>me</sup> de Staël ». Quelque ingénuité qui pût s'y mêler, cet enthousiasme n'en a pas moins fait longtemps notre force. Dans l'Italie actuelle, à la place des croyances qui s'en vont, où voit-on les croyances qui viennent ? Humanitaire, l'Italie ne se pique pas de l'être ; elle professe en tout, nous l'avons constaté, plus de scepticisme que d'enthousiasme. La seule idée impersonnelle qui actuellement la soutienne, c'est donc celle de son unité intérieure et de son expansion extérieure ; c'est une idée *politique*. Support douteux pour la conscience d'une nation, et qui risque de laisser bientôt place, après les désillusions de la « mégalomanie, » aux âpres revendications des socialistes ou des anarchistes.

Le patriotisme bien entendu est certainement un grand ressort moral, mais insuffisant pour l'Italie. Celle-ci d'ailleurs, selon M. Alexandre Gropali, a encore moins des traditions nationales que des traditions provinciales et urbaines. Elle a toujours mal endossé « la camisole de force de l'unité. » Même de nos jours, les différents États ont été plutôt confondus que fondus.

Dans son remarquable ouvrage sur Hippolyte Taine, M. Barzellotti établit un parallèle plein d'intérêt entre la

révolution italienne et la révolution française, qui avait été si sévèrement jugée par notre grand écrivain. La révolution italienne eut beau être « pure de grands crimes », M. Barzellotti la reconnaît inférieure sous deux aspects à la révolution française. D'abord, il lui a manqué quelque « grand ciment », quelque chose qui pût « retremper la nation *tout entière* au feu du sacrifice ». Préparée par ses écrivains et par ses anciens martyrs, « mise dans sa voie par Cavour et Victor Emmanuel et par les audaces géniales de Garibaldi; parvenue, — non par sa seule force propre, mais avec l'aide française, en 59, puis en 66, puis en 70, après une guerre non heureuse et par la faveur d'événements inespérés, — à conquérir enfin l'indépendance et l'unité nationale, notre révolution n'est pas l'œuvre de la vertu et des sacrifices de tout le pays. Elle a été commencée et accomplie, si on peut dire, entièrement par une seule classe sociale, la bourgeoisie, qui, presque seule, en a profité, donnant, pour ses besoins de gouvernement, la plus large liberté politique à un peuple non préparé, non élevé pour s'en servir ». Dans l'acquisition de Rome, arrivée du vivant de Manzoni, M. Barzellotti voit « la pierre de touche qui constate l'infériorité des classes politiques italiennes par rapport à la fonction historique qui leur appartenait, de former et de discipliner notre peuple pour une nouvelle vie ». A travers les ruines de la Rome antique et en face de la Papauté, la mesquine stature morale du nouveau Royaume disparaît dans l'ombre gigantesque des deux plus grandes créations historiques dues à la prudence civile ordonnatrice de la race latine ». M. Barzellotti regrette que la révolution italienne n'ait pas encore pu, en trente ans, donner au pays « une *vraie* et stable assiette économique, morale et civile, digne de ses traditions ». L'éminent philosophe et patriote demande où est « une seule idée vraiment nouvelle et organique, digne de rester dans l'histoire du pays, qui lui soit venue des hommes par trop inférieurs qu'eut pour successeurs Cavour. — « Y a-t-il une seule de nos institutions, excepté l'armée et la marine, « qui puisse se dire nôtre et vitale ? » — Dans l'ordre de ses relations morales avec l'Église, dans l'instruction populaire, dans l'organisation des études, « la nouvelle Italie n'a pas fait, en trente années, souffler encore une pensée nouvelle et sienne.

Sisyphé de la finance, elle n'a pas réussi, en trente années, à arrêter une seule fois le rocher du déficit qui lui retombe toujours sur les épaules. Dans son régime administratif, très compliqué et en même temps inefficace, elle a tous les défauts de la centralisation française, sur laquelle il est copié, sans en avoir les mérites de rapidité, de précision, de régularité quasi militaire. Sous l'influence délétère du parlementarisme, l'État chez nous est devenu désormais une grande coalition d'intérêts locaux, régionaux et privés, auxquels on donne, bien à tort, le nom de chose publique, une immense agence de placement pour les clients et grands électeurs des députés les plus industriels, dont le gouvernement n'est que le comité distributeur et le gérant *non* responsable. Et dans le vide moral et économique fait de toutes parts par la politique, les forces qui devraient être les forces vives du pays, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les arts, la foi active dans l'idéal, l'ardeur au travail et aux études élevées, tout cela languit exténué<sup>1</sup> ». M. Mariano et Louis Ferri ont beau être des adversaires du « romanisme », ces éminents professeurs d'université n'en déclarent pas moins que « la lutte incessante contre l'influence *spirituelle* de la papauté, jointe au développement du militarisme, risque de supprimer toute vie morale, sans autre compensation que la Triple-Alliance avec les chances d'une guerre européenne ». Le résultat est de paralyser en Italie l'essor intellectuel. « Nous ne manquons point, dit M. Barzellotti, d'hommes égaux en souffle et en érudition profonde aux meilleurs des autres nations ; mais nous souffrons du manque de cette haute vie idéale qui, selon Goethe, est nécessaire pour donner à la science vitalité et réalité. Dans aucun autre pays on ne trouve si peu d'hommes voués aux sciences morales, philosophiques, religieuses, à tout ce qui est au-dessus des fins purement matérielles ». Tout cela rencontre « l'indifférence ou le dédaigneux sourire de ceux qui s'imaginent (et ils sont légion, surtout parmi les hommes de science, les hommes d'école et les économistes) que le train de la pensée moderne

<sup>1</sup> G. Barzellotti, professore di filosofia all' Università di Napoli. *Ippolito Taine*, 1895, p. 284. L'ouvrage a été traduit en français (Alcan).

est essentiellement matérialiste et exclut, comme inutile, toute considération des problèmes ultimes de la conscience ». M. Barzellotti nous montre enfin comment l'activité dangereuse des sectes ennemies de l'ordre social, encouragée par « une presse malhonnête et licencieuse, que le gouvernement tolère », fait des progrès dans le crime.

C'est une loi historique et sociologique, ajoutent ces penseurs, que, par la force même des événements, une forme de gouvernement traditionnelle tombe dans l'affaiblissement et le discrédit, ne peut plus administrer les affaires d'une grande nation, ne peut plus fonder aucun appui sur sa vie intellectuelle et morale, lorsqu'elle ne s'est jamais identifiée avec ses idéaux les plus élevés et les plus vrais. Alors, en effet, l'esprit de la nation est d'un côté, celui du gouvernement est de l'autre. Or, comment la masse du peuple italien connaît-elle aujourd'hui le gouvernement ? « Elle ne le connaît, dit M. Barzellotti, qu'à travers le contrôle du fisc, qui lui impose les taxes les plus lourdes, à travers la police, qui empêche toute insurrection ; mais elle ne sent jamais sa puissance directrice et éducatrice, qui manque entièrement à un point de vue élevé ». En 1872, un écrivain distingué de l'Italie qui fut plusieurs fois ministre de l'instruction publique, M. Pasquale Villari, écrivait : « Depuis que l'Italie est devenue indépendante et libre, on dirait qu'elle a laissé le temps tel qu'elle l'a trouvé ; nous avons obtenu tout ce que nous voulions et, au lieu de s'élargir devant nous, notre horizon semble s'être rétréci. Nous sommes des gens désabusés et découragés ». Le Ministre des affaires étrangères disait à la Chambre des députés, le 3 mai 1894 : « C'est ainsi que, dans une nation relevée par tant de vertus montrées par notre peuple au milieu des espérances des peuples amis, dans une nation qui ne peut, sans suicide, laisser vide moralement la place qu'elle occupe géographiquement, la conscience publique est restée obscure ».

M. Ferrero rappelle, non sans mélancolie, que, dès l'année 1848, dans son écrit sur *l'Unité italienne et les fédérations*, Proudhon faisait un tableau de l'Italie future « si merveilleux de précision, que non seulement les grands faits, mais jusqu'aux petits incidents scandaleux de la poli-

tique actuelle y sont prédits <sup>1</sup> ». Et M. Ferrero conclut que tout le grand mouvement de l'Italie vers l'unité a abouti « à construire l'édifice gigantesque d'un grand État centralisateur sur une montagne croulante d'éboulements <sup>2</sup> ».

Comme c'est depuis peu de temps que les Italiens ont rétabli leur unité, il ne faut pas s'étonner qu'ils n'aient point encore appris cette constante subordination de l'individu à l'État qui fit la puissance romaine. Au lieu de s'efforcer à reconquérir cette vertu fondamentale, l'Italie actuelle tend à faire déborder la patrie par delà ses frontières. Mais si, tout au fond de sa pensée, elle a conservé l'ambition des Romains à l'extérieur, elle n'a pas conservé leur cohésion préalable à l'intérieur. Bonaparte écrivait au général Gentili, en l'envoyant dans les provinces vénitiennes : — « Ne manquez pas, dans vos proclamations, de leur parler de la Grèce et de Rome ». Et c'est le même Napoléon qui, quand il s'agissait des Français, non plus des Italiens, écrivait à Fouché : « Supprimez tous les journaux, mais mettez en tête du décret six pages de considérations libérales sur les principes ». Il connaissait le faible du Français comme celui de l'Italien.

Ici encore, la lecture des philosophes et sociologues d'Italie est précieuse. « Pour quel but, dit l'un d'eux, sinon pour étouffer les plus légitimes aspirations de notre peuple, qui voyait encore incomplète l'œuvre de sa réhabilitation politique, pour quel but nos gouvernants ont-ils voulu, depuis quelque temps, nous habituer à une politique extérieure tout artificielle, nous faire courir après de purs fantômes, en laissant *d'autres*, mieux avisés que nous, faire bonne proie des intérêts les plus vitaux de l'Italie ? » Ainsi parle, faisant allusion à l'Allemagne, M. Celso Ferrari dans son livre intéressant sur la *Nazionalità e la vita sociale* <sup>3</sup>. Mais n'est-il pas curieux de voir le même auteur, dans la page suivante, ériger ainsi l'irrédentisme en doctrine sociale : « Les gouvernants cherchent, dit-il, à étouffer chez nous ce sentiment de fraternité qui nous lie si fortement à ceux de nos co-nationaux qu'une raison de gouvernement mal entendue nous oblige encore à considérer comme

<sup>1</sup> *L'Europa giovane*, p. 77.

<sup>2</sup> P. 35.

<sup>3</sup> Palermo, 1896.

étrangers. L'irrédentisme a cessé d'être pour nos gouvernants le symbole de cette *expansion naturelle* qu'eux-mêmes reconnaissaient naguère la *seule possible* pour notre organisme social, le symbole de cette complète correspondance avec le milieu social *externe* duquel peut dépendre l'existence de notre nation ! » D'une part, donc, l'auteur blâme le militarisme à l'allemande et la mégalomanie ; d'autre part, il veut l'expansion de l'Italie à Trieste, dans le Trentin, en Savoie et à Nice, tant cette expansion « naturelle » tient au cœur des Italiens.

Dans le tableau des maux de l'Italie, que de traits pourraient s'appliquer à tous les pays, y compris le nôtre ! L'exemple de nos voisins d'outre-monts est pour nous, un utile avertissement. Il nous montre où pourrait aboutir l'affaissement des études morales et philosophiques, où pourrait aboutir une lutte aveugle contre les idées religieuses alors qu'on n'offre rien pour les remplacer dans la masse d'un peuple. Si jamais la France voulait, comme l'Italie, vivre de pure politique, elle ne vivrait pas ; la politique n'est qu'un moyen et non une fin. Aussi est-il difficile aux plus libres penseurs de ne pas reconnaître avec quelle vérité Léon XIII rappelait naguère à ses compatriotes que la religion est une des grandes forces sociales et que l'Italie d'aujourd'hui n'a pas assez de ces forces à sa disposition pour s'aliéner volontairement celle-là. Sans être partisan du catholicisme papal, M. Barzellotti conclut à son tour : — « La vraie politique ne consiste pas à diminuer ou à combattre toutes les forces morales qu'un pays peut renfermer, mais à les *soutenir toutes dans la limite des lois.* » Cette leçon de sage politique donnée par des Italiens éclairés et philosophes, — incroyants, mais tolérants, — est précieuse pour tous les « Néo-Latins ».

## VII

### LA CRISE ÉCONOMIQUE EN ITALIE ET SON INFLUENCE

Au point de vue économique, la vitalité et le ressort de l'Italie sont beaucoup plus grands que ne l'imaginent les contempteurs de la « race latine ». Les Italiens, si obérés,

n'en ont que plus de mérite, nous allons le voir, à lutter contre des circonstances défavorables, à travailler, à épargner, et à faire, malgré tant d'obstacles, les progrès qu'ils ne cessent d'accomplir.

La population de l'Italie, qui est de près de 33 millions d'âmes, se meut sur une superficie de 28 millions et demi de kilomètres carrés. Un tiers de ce territoire est couvert de montagnes qui apportent des obstacles et à la production et à la circulation. Ces montagnes limitent aussi la partie habitable pour une population déjà dense, qui se réfugie vers les côtes (d'une étendue de 6 785 kilomètres, îles comprises). Sur les 155 fleuves de l'Italie, ceux du nord sont navigables et constituent une source de richesses ; ceux du midi, au contraire, non seulement ne sont pas navigables, mais « désolent et rendent inhospitalières les terres qu'ils arrosent<sup>1</sup>. »

Les Italiens reconnaissent cependant toujours dans leur merveilleuse contrée un pays essentiellement agricole, la *magna parens frugum*, la *Saturnia tellus* des poètes antiques. Il y a en Italie 9 millions d'agriculteurs. L'agriculture emploie 600 habitants sur mille, l'industrie, 300 ; la Hongrie (625 agriculteurs), l'Autriche (552), l'Irlande (540) viennent seules avant elle. La France la suit avec 487 de population agricole et 242 de population industrielle. L'Allemagne a 423 contre 212. En Belgique, en Angleterre, en Suisse, en Ecosse, la population industrielle l'emporte.

Par malheur, en Italie, le régime foncier est vicieux et la propriété rurale est mal distribuée. On n'y trouve pas le développement régulier qui, dans la plupart des États d'Europe, et notamment en France, a lentement amené les travailleurs à la possession du sol. L'Italie a été entraînée à deux excès inverses : ici, extension indéfinie des grands domaines, là, morcellement progressif des petits fonds ruraux<sup>2</sup>. Très étendues sont les « terres publiques » en Italie : 500 000 hectares dans les provinces dépendant de Naples et de la Sicile, près de 200 000 en Sardaigne, 200 000 dans les États pontificaux. Les biens patrimoniaux de l'État

<sup>1</sup> M. Groppali, *Revue de sociologie*, 1898, p. 890.

<sup>2</sup> Léopold Mabilleau, *La Prévoyance sociale en Italie*. Voir aussi *Cosmopolis*, juin 1898.

sont évalués à 100 millions de liras, ceux des « œuvres pies » à 700 millions, ceux des dotations ecclésiastiques à un milliard. La saisie des propriétés pour lesquelles on n'a pu acquitter l'impôt vient encore augmenter chaque jour cette espèce de fonds de main-morte, soustrait sinon à tout entretien, au moins à toute exploitation activement intéressée. En 1892, on avait relevé 1881 ventes publiques pour des cotes inférieures à 2 francs. Chaque année, dix à douze mille jugements sont prononcés ordonnant la mise à l'enchère d'autant de propriétés pour non paiement des taxes<sup>1</sup>.

L'Italie souffre à la fois, selon les économistes, et du développement nouveau de la production capitaliste et de l'actuelle insuffisance de ce développement. Dans l'Italie du nord, le système de production capitaliste a fait de grands progrès ; dans le midi, la forme de production patriarcale domine. Ici, ce n'est plus la théorie des races, c'est la doctrine de Marx qui fournira plutôt des explications valables. Les régions septentrionales, — où ce sont pourtant des Celtes brachycéphales qui prédominent —, ont été appelées « l'Angleterre de l'Italie », quoique le défaut de fer et de charbon les empêche d'être des pays pleinement industriels. L'industrie du nord est florissante et se passe du secours des « Anglo-Saxons ». Milan, avec une population égale à celle de Naples, compte 3 025 ateliers avec 1 210 chaudières à vapeur et 1 800 moteurs ; Naples n'a que 2 704 ateliers, 308 chaudières et 579 moteurs ; Milan occupe 150 000 employés, Naples 50 000. Le sud de l'Italie, dans ses grandes lignes, reproduit « la physionomie du moyen âge » ; il est « la chaîne du passé attachée aux pieds de l'Italie moderne. » La campagne y est désertée, la population s'égrène, le *latifondi* domine ; la culture purement extensive appauvrit le sol. Au lieu d'une véritable bourgeoisie, on n'a qu'une « aristocratie absentéiste, une classe d'usuriers et de *camorristes*<sup>2</sup> ».

<sup>1</sup> L. Mabileau, *Ibid.*

<sup>2</sup> M. Groppali, *Ibid.* « Dans le midi de l'Italie, écrit aussi M. Villari en ses *Lettere meridionali*, les paysans attachés à la culture des *latifondi*, qui est le régime normal de la propriété dans l'Italie méridionale, y habitent pendant presque toute l'année, venant les uns tous les quinze jours, les autres tous les vingt jours, revoir à la ville leur femme, leurs enfants et leur maison. A la campagne, ils vivent dans une grande cahute, dormant dans des niches qu'ils ont creusées dans les murailles tout autour. Leur lit est un sac de

A la répartition défectueuse des richesses, — facteur sociologique et non ethnique, — s'ajoute une répartition également défectueuse des contributions publiques. Le professeur Pantaleoni, en mesurant la richesse privée de 1872 à 1889, a trouvé 16 p. 100 en Piémont et Ligurie, 14 en Lombardie, 13 en Toscane, 9 en Vénétie, 7 1/2 dans la Napolitaine, 7 dans la Marche et l'Ombrie, 6 1/2 en Sicile et 5 en Sardaigne. Or, l'impôt italien est inversement proportionnel à la richesse. La Haute-Italie, qui possède 48 p. 100 de richesse, ne supporte pas 40 p. 100 de la charge des impôts; l'Italie centrale, qui possède 25 p. 100 seulement de richesse, paie 28 1/3 p. 100 de la charge totale; l'Italie méridionale, qui ne possède que 27 p. 100 de la richesse nationale, paie 32 1/4 p. 100 de la charge des impôts<sup>1</sup>.

Mal réparties selon les personnes, les taxes ne sont pas mieux réparties selon leurs objets. Celles qui frappent en Italie les aliments de première nécessité sont énormes, tandis que sont relativement légères celles qui frappent les produits nuisibles à la santé, comme les boissons alcooliques. Les économistes italiens se plaignent de voir ainsi le contraire de ce qui a lieu dans les nations civilisées, comme l'Angleterre, où l'on paie pour les objets préjudiciables à la santé 17 fr. 19 par habitant, et 0 fr. 41 seulement pour les objets indispensables à la vie.

paille sur lequel ils dorment tout habillés, car ils ne se déshabillent jamais. Ils sont commandés par un *massaro* qui leur fournit tous les jours à chacun, pour le compte du maître, un pain noir et dur du poids d'un kilogramme, qui s'appelle *panrozzo*. Le paysan travaille de l'aube jusqu'au coucher du soleil; à dix heures du matin, il se repose une demi-heure et mange un peu de son pain. Le soir, le travail terminé, le *massaro* met sur un grand feu qui est au fond de la cahute une grande chaudière, où il fait bouillir de l'eau avec très peu de sel, *con pochissimo sale*. (On sait que l'impôt sur le sel est très élevé en Italie; le sel y est presque un objet de luxe.) Pendant ce temps, les paysans se mettent en file, coupent leur pain par tranches dans des écuelles en bois, dans lesquelles le *massaro* verse un peu d'eau salée avec quelques gouttes d'huile. Ceci est la soupe qu'ils mangent toute l'année; ils l'appellent *acquasale*. Et ils n'ont jamais d'autre nourriture, sauf au temps de la moisson, quand on leur accorde un ou deux litres de *vinello* pour les mettre à même de supporter de plus dures fatigues. Et encore ces paysans conservent-ils chaque jour un morceau de leur kilo de *panrozzo*, qu'ils vendent ou portent chez eux pour entretenir leur famille, avec une paie de 132 francs par année (à peu près 7 sous par jour) et une certaine quantité de grains et de fèves, selon la récolte. »

<sup>1</sup> Delle regioni d'Italia in ordine alla loro ricchezza, *Giornale degli Economisti*, 1891, p. 73.

Les denrées de grande consommation sont frappées, à l'entrée de l'Italie, de droits de 100, 200 à 400 p. 100 *ad valorem*. Dans les pays voisins, le pain coûte ordinairement 25 centimes le kilogramme, le sel 10 centimes, le pétrole, 10 centimes le litre, le café 2 francs et le sucre 1 franc le kilogramme ; M. Nitti a publié des tableaux comparatifs qui montrent que les prix de ces marchandises sont, en Italie, une, deux et jusqu'à sept fois supérieurs. Cependant le peuple s'est résigné aux charges les plus accablantes, parce qu'il avait foi et dans la solidité du gouvernement nouveau et dans l'avenir de l'Italie nouvelle. Tout en supportant ces charges, il a travaillé, épargné, montrant toutes les qualités possibles de courage, de patience et de prévoyance.

Malgré cette activité croissante des habitants, il reste encore en Italie 2 800 000 hectares de terres cultivables qui ne sont pas cultivées. La *pellagre* fait plus de 100 000 malades ; l'émigration expatrie 200 000 Italiens par an. La *malaria* stérilise 2 000 000 d'hectares de terre, empeste 5 590 communes (les deux tiers), empoisonne un million et demi de personnes, en tue 15 000 par an. Les deux tiers de l'Italie agricole se composent, nous l'avons vu, d'une population misérable pour qui la souffrance et la faim sont chroniques. Nous pouvons donc conclure que la fortune publique, en Italie, est tout ensemble très basse et très inégalement répartie, ce qui pose devant l'esprit industriel de ce peuple un problème de haute difficulté à résoudre.

Une fois l'unité faite en 1870, le gouvernement nouveau voulut se mettre à la hauteur des grandes puissances et, pour cela, en toute occasion, « faire grand ». Cette ambition du gouvernement italien entraînait toutes les dépenses indispensables pour les travaux publics, chemins de fer, routes, canaux, et aussi pour la centralisation qu'on voulait établir, pour les administrations et ministères, pour les bureaux et offices sans nombre. De là une masse de constructions, de réparations, d'appropriations, dont aucun pays d'Europe n'avait eu à supporter d'un seul coup la charge<sup>1</sup>. Les particuliers, suivant l'exemple du gouver-

<sup>1</sup> Léopold Mabilleau, *La Prévoyance sociale en Italie*, Introduction, et *Cosmopolis*, juin 1898, p. 784.

nement, construisaient, détruisaient pour reconstruire ; les grandes villes faisaient surgir « comme par enchantement » des quartiers entiers. Ce fut l'âge d'or des maçons, des charpentiers, des manœuvres, des hommes de peine de toute sorte, des *braccianti*. On les voyait arriver en masse du fond des campagnes, de plus en plus désertées tandis que les villes s'emplissaient. Mais, l'ambition ayant dépassé les ressources, gouvernement et particuliers durent s'arrêter. Au travail succédèrent les chômages : en 1898, 10 000 journées de grève, en 1880, 91 000 ; en 1885, 24 400, et ainsi de suite. La situation de la basse classe ouvrière était grave vers 1880. « Un groupe d'économistes et de sociologues, imbus des idées d'association et de coopération, tenta de la sauver en l'organisant<sup>1</sup> ». Ainsi à l'action politique, en grande partie artificielle, succéda une action économique et sociologique, encore en partie artificielle, en tant que due à des volontés particulières. Le gouvernement encouragea les associations et leur conféra des privilèges ; par cela même il inspirait aux membres, une fois rentrés dans les cadres, cette pensée toute naturelle que l'Etat ou les villes leur devaient du travail. Les associations ouvrières furent ainsi organisées en vue d'un recours continu aux entreprises publiques. Le gouvernement se trouvait engagé dans la voie du socialisme d'Etat, de telle façon qu'il ne peut plus aujourd'hui ni y persister sans dommage ni s'en retirer sans péril<sup>2</sup>.

Les scandales de Panama ne pouvaient manquer d'avoir leurs analogues en Italie, quoique sur une moins vaste échelle. Un Français que nous connaissons racontait à un prince cardinal romain l'histoire d'un de nos grands journalistes qui avait touché pour Panama la forte somme ; et le cardinal curieux de demander : — Combien ? — Devinez.

<sup>1</sup> L. Mabileau, *Ibid.*

<sup>2</sup> « En organisant légalement les *braccianti* et en leur accordant des privilèges fiscaux, l'Etat italien s'est moralement obligé à leur assurer la vie... Il sera probablement obligé à une intervention continue en ce qui concerne les travaux d'amélioration de la terre. Bon gré, mal gré, il faut donner de l'occupation à ces 300 000 hommes qu'on a tout exprès fédérés. A défaut de l'Etat, que les provinces en trouvent, ou les villes. Les *braccianti* ne connaissent pas les crises financières et se moquent des budgets en déficit. L'Italie est donc condamnée à la prospérité, ou tout au moins à la dépense. » (L. Mabileau, *Cosmopolis*, juin 1898.)

— Cent mille francs ? — Quelle bagatelle ! — Cinq cent mille francs ? — Vous n'y êtes pas. — Quoi ? serait-ce un million ? — Vous n'y êtes pas encore. — Est-ce possible ? Combien donc ? — Quinze cent mille francs. — *Com' è bello !* C'était le cri de l'artiste. Il y a toujours un artiste même chez un cardinal romain.

Dans la *Revue de sociologie* M. G. Fiamingo, montre que, si l'Italie traverse une crise terrible, le fait est encore dû en grande partie à l'application du tarif différentiel français. Tout le monde sait qu'en 1889 l'Italie ne renouvela pas son traité de commerce avec la France « dans l'intérêt des producteurs du Nord, en sacrifiant ainsi ceux du Sud... Son gouvernement n'a retiré de son alliance avec l'Allemagne d'autre bénéfice que l'esprit d'absolutisme et de militarisme <sup>1</sup> ».

La situation déplorable de l'agriculture et même de l'industrie sur bien des points a produit la diminution des salaires. La consommation des produits alimentaires, « ce thermomètre précis du bien-être des peuples », dit M. Bodio, a baissé sensiblement. Au moment des dernières émeutes, le prix de 30 ou 35 centimes par kilogramme de pain, déjà trop élevé, avait atteint 40, 45 et jusqu'à 50 centimes. C'était pour beaucoup la famine, car il y a des salaires agricoles qui ne dépassent pas 1 franc et 1 franc 50 ; bien des ouvriers sont d'ailleurs sans travail ; enfin, en Italie, le pain est presque le seul aliment ou, pour un très grand nombre de travailleurs, l'aliment essentiel.

Les troubles ont éclaté, mais dans la région la plus prospère de l'Italie. C'est qu'elle est aussi la plus travaillée par les sociétés ouvrières. La première cause du malaise remonte au mouvement national qui a fait l'Italie une, et qui eut pour instrument l'ambition patriotique de la maison de Savoie. Celle-ci, en face de la révolte, a employé surtout des moyens politiques. De sanglantes collisions ont eu lieu entre l'armée et l'émeute. On a compté de nombreuses victimes et, si le mouvement paraît réprimé aujourd'hui, on peut craindre qu'il ne renaisse avec une nouvelle vivacité au premier signal. Le peuple avait faim ; la cherté des

<sup>1</sup> *Revue de sociologie*, avril 1895, p. 314.

vivres, coïncidant avec l'absence ou l'insuffisance du salaire, engendrait une profonde misère ; mais il y avait encore autre chose dans cette agitation. Il faut y voir aussi un mouvement politique organisé par les adversaires du régime actuel, qui n'a pas su donner satisfaction aux aspirations populaires, qui a soumis les contribuables à une pression extraordinaire, qui a voulu faire figure dans la triple alliance au prix de sacrifices énormes, qui a subordonné au désir de paraître le repos et le bien-être de la population laborieuse. La politique mégalomane portait ses fruits. Dans les finances, plutôt que de recourir aux économies pour équilibrer le budget national, on a toujours pensé que le contribuable seul devait fournir. Aussi le Trésor italien est à l'aise, mais la population qui l'alimente est dans la détresse. Contraste anormal, effet de l'imprévoyance en haut, cause de la sédition en bas.

Le budget italien, pour l'exercice 1896-1897, se solda par un excédent de recettes de 34 millions de liras effectives, qui a servi aux constructions de chemin de fer. Le budget de 1897-98 eut un excédent de recettes de 36 millions également affecté, pour la plus forte partie aux constructions des chemins de fer et de la flotte. Même excédent pour le budget de 1898-99. Cette situation serait excellente, sans doute, si la charge imposée aux contribuables n'était point hors de toute proportion avec leurs forces. Mais on a le tort de croire qu'un trésor riche soit synonyme d'un pays riche. En Italie, on veut un trésor riche par pure ostentation. On s'est mis dans la situation de ces « faux opulents » qui, pour pouvoir frayer avec des voisins bien rentés, sacrifient tout aux apparences et font passer le nécessaire après le superflu<sup>1</sup>.

Concilier les besoins militaires d'une grande puissance et les ressources budgétaires d'une nation arrivée aux limites de sa force contributive, c'est la quadrature du cercle. « L'Italie politique a ruiné l'Italie agricole », disait M. Pacini dans son rapport sur l'enquête agraire. Ces terrains incultes qui occupent un peu plus d'un tiers de l'Italie sont d'immenses ressources que l'on pourrait utiliser ;

<sup>1</sup> Au 30 juin 1897, la dette publique totale de l'Italie (perpétuelle et amortissable) s'élevait à près de 13 milliards, représentant une charge annuelle de 583 millions, le tout en liras et en chiffres ronds.

on pourrait défricher et rendre fertile une grande étendue de terres jadis fécondes et abondantes en moissons, aujourd'hui inhospitalières et désolées par la malaria; mais les entreprises extérieures et lointaines absorbent les millions du budget. Les économistes ont calculé que l'Italien donne 13 liras pour l'armée et la marine, mais à peine 25 centimes au bénéfice de l'agriculture, qui est cependant la grande ressource du pays. L'armée, à elle seule, a coûté à l'Italie nouvelle plus de 10 milliards; dernièrement on a accru encore de 10 millions le budget de la guerre. Le général Primerano, ex-chef de l'état-major, avait dit devant le Sénat, en juin 1896, que, « si on conduisait un jour l'armée à une guerre européenne, on subirait un désastre supérieur à celui d'Abba-Carima ». Cela n'est nullement certain, mais ce qui est certain, c'est que l'armée, porte une dépense annuelle de 240 millions; en y ajoutant 7 millions voués à l'Afrique et 100 pour la marine militaire, on a 346 millions sur un budget de 1 600, réduit à 700 effectivement disponibles, les autres 900 étant absorbés par la dette publique et autres engagements inévitables. En retranchant de ces 700 millions les 346 millions de dépenses militaires, il reste seulement 354 millions pour la justice, l'instruction publique, l'agriculture, le commerce, etc.; — ce qui confirme par un exemple éclatant les réflexions du tsar sur les inconvénients de la paix armée. Ajoutons que la dette publique en Italie, de 1862 à nos jours, a augmenté de plus de quatre fois, que les impôts ont décuplé et que le prix des denrées a triplé. Résultat : on a 40 p. 100 de gens plus ou moins aisés et 60 p. 100 d'indigents; cette dernière classe fournit le 86 p. 100 de délinquants, et la première seulement le 13 p. 100.

En dépit de tant de maux et à prendre les faits dans leur ensemble, le bien-être n'a pas subi, en Italie, l'abaissement que l'on eût pu craindre. C'est principalement aux sociétés coopératives de consommation que l'on a attribué ce résultat, malgré la fausse direction qu'elles ont prise à l'origine en face du gouvernement. Mutualité, coopération, crédit, telles sont les formes sous lesquelles l'effort de l'Italie a montré une merveilleuse entente de l'action en commun, malgré l'individualisme paralysateur qui, disait-on, resterait